



LE NON FUMEUR

SEBASTIEN RAUPP

Sébastien Raupp

Le non-fumeur

© Sébastien Raupp, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1432-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE UN

Thomas & Sophie

Mes vêtements puent, mon appartement empest, les pores de ma peau suintent la nicotine. J'ai plusieurs fois tenté de me libérer, sans succès. Mon addiction doit être éradiquée au plus vite, ma vie en dépend.

Je m'appelle Thomas Steiner, j'ai 33 ans et j'habite Lyon, je suis agent immobilier et la cigarette est ma meilleure amie. Jusqu'à maintenant, seule ma femme Sophie m'avait encouragé à rompre cette relation toxique. Il y a six mois, mon généraliste et mon pneumologue ont rejoint le mouvement et signé la pétition.

Emphysème pulmonaire chronique, m'avait-on annoncé. Mon jeune âge privilégie la piste d'une anomalie génétique spécifique et peu commune bien que la consommation passive dont j'ai été la cible pendant mon enfance rentre probablement dans l'équation. J'ai toujours connu mon père avec un *cigarillo* entre les lèvres, au grand dam de ma mère. Dans chaque pièce de notre appartement, même dans la salle de bain, il y avait un cendrier. Je vois encore l'épaisse couche de fumée stagnante du salon lorsque nous regardions le film du dimanche soir en famille, j'imaginai alors des animaux imaginaires qui naissaient de cette brume démoniaque et se livraient d'épiques combats. À cause de cette vilaine addiction paternelle, ma mère obligeait mon père à refaire toutes les tapisseries murales chaque année et celui-ci était devenu expert en la matière : le dernier week-end de juin y était rituellement consacré et suffisait à cette tâche expiatoire, juste avant nos vacances d'été. Mon père, professeur de mathématiques de son état, passait beaucoup de son temps à la maison et les murs de son modeste bureau pleuraient continuellement des larmes de nicotine ; de longues traînées brunâtres imbibaient généreusement les papiers peints dont tout le monde avait oublié le motif originel. Je me demande encore comment

aucune de ses copies n'a jamais été dentelée par quelques cendres incandescentes exploratrices.

Contrairement à mon père, ma mère n'a jamais volontairement inhalé une seule bouffée de cigarette. Sans lui faire directement front, elle lui lançait régulièrement des petits piques tout en tolérant son vice. Pour venir à bout de toutes les cendres indisciplinées qui s'échappaient de notre collection de cendriers, l'heure de ménage journalière à laquelle elle s'astreignait n'était vraiment pas superflue. En dehors de ce travail bénévole, ma mère tenait une jolie boutique de fringues dans le centre de Strasbourg dans laquelle elle passait dix heures par jour, du mardi au samedi, parfois davantage les mois d'inventaire ; autant dire que je la voyais peu.

En brûlant, une cigarette émet plusieurs milliers de substances chimiques différentes dont un grand nombre sont nocives pour les tissus vivants. Pendant plusieurs années, comme des milliers de minuscules insectes carnivores, ces particules guerrières ont sournoisement dévoré et rigidifié l'intérieur de mes chers poumons, les empêchant d'expulser l'air inspiré correctement. Essoufflements et douleurs dans le thorax ont sonné à ma porte il y a un an et ne m'ont plus quitté.

Curieusement, l'annonce de cette maladie a eu un effet radical chez mon père : il a immédiatement fait une croix, sans aucune aide extérieure, sur la quinzaine de *cigarillos* qu'il consommait tous les jours depuis presque quarante années. En six mois, pas un seul *Cohiba*, *San Cristobal* ou autre gourmandise n'a réussi à corrompre sa décision. Mon parcours personnel est beaucoup plus chaotique, j'enchaîne les tentatives de sevrage sans passer le cap des vingt-quatre heures, je dois néanmoins faire mes adieux à la cigarette, c'est un divorce nécessaire et non négociable.

J'ai pourtant commencé à fumer assez tard : quand j'ai rencontré ma femme.

Fraîchement débarquée du lycée, j'ai connu Sophie à l'université de droit de Strasbourg, elle s'est assise à côté de moi lors de notre premier cours de droit civil. En première année, quatre-vingt-dix pour cent des cours ont lieu dans de grands amphithéâtres et il fallait bien souvent batailler pour avoir de bonnes places. Nous étions plus de mille étudiants dans notre promotion.

Le hasard a fait que nous soyons à côté l'un de l'autre plusieurs fois par semaine, c'était devenu un délicieux running gag que je finissais par attendre avec impatience, sans pourtant que je ne cherche à le provoquer consciemment. Par ailleurs, nous partagions également la même session hebdomadaire de travaux dirigés, les dieux semblaient avoir des plans nous concernant...

Après plusieurs semaines d'un jeu merveilleusement ambigu, nous avons fini par nous voir en dehors de la faculté et les choses se sont accélérées : Sophie a déniché un petit studio dans le quartier de l'Esplanade, elle a quitté sa chambre de bonne, j'ai quitté ma douillette chambre parentale, et nous avons emménagé ensemble. Nous filions le parfait amour, mais pour une raison qui m'échappe encore, notre relation avait démarré dans une subtile discrétion, peu de nos amis étaient dans le secret et j'avais parfois l'impression d'être un agent infiltré devant préserver à tout prix sa véritable identité. Mes parents croisaient très souvent Sophie et l'appréciaient énormément, mais ceux de Sophie demeuraient aux abonnés absents. Quand Sophie a démarré ses études universitaires de droit, celle-ci avait déjà quitté le cocon familial depuis plusieurs années et louait une minuscule chambre de bonne dans le centre-ville de Strasbourg ; elle évitait soigneusement toute conversation en rapport avec sa famille. À ce jour, je n'ai d'ailleurs rencontré qu'une seule fois sa mère : à l'enterrement de son père, il y a trois ans. Aucune aide financière ne lui était donnée et Sophie

dispensait des cours d'anglais et de français pour subvenir à ses modestes besoins. En dépit des quatre cent cinquante euros que me versait mon père au début de chaque mois, Sophie n'a jamais levé le pied, elle n'a jamais lâché ses cours particuliers.

En dehors de ces mystères familiaux, Sophie était enjouée et pétillante, son sourire espiègle et ses longs cheveux blonds avaient un effet immédiat et viral sur l'ensemble des mecs de l'amphi : elle déclenchait des comportements grégaires. Lorsque nous avons officialisé notre relation, presque un an après notre emménagement, nous nous sommes affichés sans retenue comme deux jeunes étudiants peuvent le faire, j'ai alors perdu quelques amis et fait de nombreux jaloux...

Notre nid était spartiate, mais nous étions ensemble et follement amoureux.

Contrairement à moi, malgré une très honorable première année, Sophie n'a pas continué dans cette filière et a bifurqué vers les langues étrangères appliquées.

Après quatre années d'université, j'ai validé mon master de droit des affaires et Sophie a empoché sa licence de LEA, nous avons alors décidé de nous offrir un break. Notre relation était devenue très fusionnelle et notre rêve commun de voyage en Australie alimentait régulièrement nos conversations. Nous souhaitons construire ensemble ce projet avant de basculer dans la vraie vie. Une année à faire le tour du pays d'Oz, Sophie avait élaboré l'ensemble de l'itinéraire avec la minutie qui la caractérise. Seul le financement faisait alors de l'ombre à ce beau rêve d'étudiant...

CHAPITRE DEUX

Pierre

Je regarde la carte de visite que Pierre m'a donnée : « Edgar Loomis, Hypnose ».

« Vraiment efficace ce type ! » M'avait-il annoncé, comme s'il me fourguait une marque de lessive.

« Vas-y, tu ne risques absolument rien, ce mec a transformé ma vie ! Edgar Loomis est quelqu'un d'incroyable ! »

Pierre est un ami, si je mets de côté Sophie, Pierre est finalement la seule personne sur laquelle je puisse vraiment compter. Nous nous connaissons depuis le lycée, mais une grosse décennie nous a séparés, il a quitté Strasbourg juste après le baccalauréat pour passer une année en Chine, comme il en rêvait depuis son adolescence. Il est ensuite revenu en France pour intégrer l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. J'ai connu Pierre en seconde, au lycée Fustel de Coulanges où j'avais pu être inscrit grâce à ma mère dont la boutique était située à deux cents mètres. Nous nous sommes retrouvés assis l'un à côté de l'autre lors de notre premier cours d'allemand de l'année et nous avons tout de suite sympathisé. Tout comme moi, Pierre était un élève médiocre et peu assidu. Il passait plus de temps à noircir ses cahiers de personnages et paysages imaginaires plutôt que de suivre les cours. Nous passions nombre de week-ends ensemble, à écumer les boîtes de nuit du Bas-Rhin et de l'Allemagne voisine.

Pierre est un bon parti et il le sait. D'origine italienne, grand, brun, une plastique de surfeur californien, un regard bleu dévastateur, Pierre est une

arme de séduction massive. Il parle peu de sa vie privée et est officiellement célibataire, la version officieuse est sensiblement plus riche...

Amoureux de l'Asie et sinologue amateur, Pierre puise une grande partie de son inspiration d'artiste peintre au coeur de la civilisation chinoise, son talent commence à être reconnu et certaines de ses toiles habillent les salons de plusieurs somptueux appartements parisiens et new-yorkais. Son année dans l'empire du Milieu l'a complètement transformé et je suis certain qu'il finira par y retourner pour s'y installer. Son obsession de la culture chinoise est parfois très invasive : un superbe dragon jaune et noir est fièrement incrusté sur son torse, il s'agit du *Huáng Lóng*, le messager divin qui apporta aux hommes le *Yi Jing*, l'antique système divinatoire chinois.

Pierre est réapparu dans ma vie il y a trois ans, à Lyon, alors que je sortais du cinéma de la cité internationale avec Sophie : lui sortait du Casino « Le Pharaon ».

Pierre joue par procuration, en observant de vrais joueurs. La peur de perdre est souvent plus forte que l'envie de gagner, mais Pierre se nourrit des deux sans discrimination. Que les joueurs perdent ou gagnent, il en tire un vrai bénéfice psychique. Je l'ai souvent accompagné lors de ses virées perverses ; je joue quelques billets à la roulette ou aux machines à sous pendant qu'il prend son pied à scruter les joueurs de black-jack en transe, se projetant dans leurs têtes avec une empathie morbide, recyclant à son bénéfice les scories de peur, de doute ou d'excitation.

J'ignore totalement quels sont les soucis dont ce Monsieur Loomis s'est occupé, jamais Pierre ne m'en a parlé et il évite soigneusement le sujet.

Loomis lui avait été recommandé il y a quelques années par une de ses

amies qui est devenue très mince... J'avoue que je suis sceptique et je ne crois généralement pas à toutes ces conneries ésotériques, mais Pierre est mon ami et je lui fais entièrement confiance. Son problème secret a été résolu et je dois urgemment résoudre le mien. Mon toubib m'a bien sensibilisé à l'urgence de la situation : si je reste passif, les symptômes de mon emphysème vont s'accroître et mes poumons resteront entièrement bloqués, comme deux vieilles baudruches en caoutchouc racornies et brûlées par le temps.

Je tente de me renseigner à propos de tout cela, mais pour une fois, *Google* n'est pas du tout mon ami, la toile ignore qui est ce Monsieur Loomis, aucun référencement, aucun témoignage, pas la moindre parcelle d'information. J'élargis mon périmètre de recherche, c'est quoi d'abord l'hypnose ? *Wikipédia* me propose la définition suivante :

« L'état d'hypnose chez un individu désigne un état modifié de conscience, distinct du sommeil. »

Ouais. Je ne suis pas plus avancé que convaincu. Je parcours rapidement l'historique que *Wikipédia* me propose, l'hypnose n'est a priori pas une pratique nouvelle, mais ses mécanismes restent finalement assez flous et mystérieux... Je continue mon enquête virtuelle : les vidéos *YouTube* sur lesquelles je tombe ne m'aident pas davantage, on y voit des adolescents à peine pubères faire des démonstrations bidonnées dans la rue, un peu à la manière de ce que propose cet illusionniste québécois qui squatte nos émissions de télévision.

Je dois comprendre avant de me lancer. Impossible de faire le grand saut sans avoir la certitude que le parachute est fiable.

La publicité récurrente de Pierre ne m'aide pas davantage, car même s'il ne jure que par ce Loomis, il reste très évasif quant au travail thérapeutique dont il a bénéficié, je vais finir par croire que Loomis n'est qu'un habile manipulateur qui a une robuste emprise sur ses clients : on appelle cela un gourou...

Je vais tout de même sauter le pas et aujourd'hui sera le tremplin vers ma nouvelle vie sans cigarette. Je dois me faire accompagner, car je n'y arriverai pas seul. Edgar Loomis est peut-être l'homme de la situation et je m'en rendrai rapidement compte.

Je reprends sa carte de visite et compose son numéro sur mon portable.

Une voix assurée me répond quasiment immédiatement :

— Edgar Loomis.

— Bonjour Monsieur Loomis, Thomas Steiner à l'appareil, je suis un ami de Pierre Gioco...

— Monsieur Gioco... Oui, comment va-t-il ? Me demande Loomis.

— Euh, plutôt bien merci, a priori grâce à vous, rétorqué-je hésitant.

— Je n'ai pas fait grand-chose, Monsieur Steiner, je ne suis qu'un modeste technicien, il se trouve que j'ai une certaine aptitude à trouver les boutons sur lesquels appuyer. Votre ami a construit son nouvel équilibre sans mon aide, je l'ai simplement installé sur les bons rails... Pourquoi me

contactez-vous, Monsieur Steiner ?

— Rien de bien original Monsieur Loomis, je souhaite arrêter de fumer.

— Il n'y a pas de cas ordinaire, Monsieur Steiner. Chaque histoire est différente et riche d'enseignement.

— OK, si vous le dites, Monsieur Loomis...

— Monsieur Steiner, j'exerce comme praticien en hypnose depuis de nombreuses années et j'ai développé une technique très personnelle qui produit d'excellents résultats, toutes problématiques confondues. Si nous décidons de travailler ensemble, j'aurai besoin de votre totale et entière participation.

Loomis marque une pause.

— Sur une échelle de un à dix, considérant que dix correspond à un niveau maximal, quel degré d'engagement pensez-vous pouvoir me fournir ?

Je réponds surpris et déstabilisé :

— Euh, neuf ?

Loomis marque à nouveau un silence puis reprend :

— Je ne suis pas sûr de pouvoir vous aider, Monsieur Steiner. Mon travail n'est pas de vous motiver à ne plus fumer, mais d'utiliser votre motivation comme levier, pour vous construire une nouvelle vie sans cigarette. J'ai besoin d'une motivation maximale, m'explique-t-il sur un ton monocorde.

— Je, euh, c'est une façon de parler Monsieur Loomis, je suis vraiment très motivé.

— Pouvez-vous m'énoncer une seule raison pour que nous collaborions, Monsieur Steiner ?

Je suis surpris et vexé, je ne vais tout de même pas mendier de l'aide auprès de ce type que je ne connais pas...

— Je dois arrêter de fumer Monsieur Loomis, je fume depuis seulement dix ans, mais mes poumons sont déjà en bout de course, c'est ce que le corps médical m'a gentiment fait comprendre. J'ai fait plusieurs tentatives, mais je replonge à chaque fois, je réalise que la cigarette m'a complètement asservi. Je veux en finir avec cette saloperie de dépendance.

— OK Monsieur Steiner, rencontrons-nous vendredi prochain à 18 heures, mon cabinet est au deux de la place du petit collège, dans le cinquième, dernier étage, digicode 7678.

— Euh... D'accord, je note, merci Monsieur Loomis, bafouillé-je, surpris de ce revirement éclair.

— Mes honoraires sont fixés de manière forfaitaire, sept cent cinquante

euros pour l'ensemble du processus, sans obligation de résultat. Je vous ferai parvenir un contrat que vous devrez parapher et signer après l'avoir attentivement parcouru. Nous pourrons le relire ensemble lors de notre premier rendez-vous.

— Combien de séances allons-nous faire ?

— Cela dépend de vous, Monsieur Steiner, de votre implication dans le processus...

— Un peu facile comme réponse, fustigé-je intérieurement.

— Je dois vous laisser Monsieur Steiner, à vendredi prochain, envoyez-moi votre adresse postale par messagerie, je vous renverrai le contrat. Et réfléchissez à cette vie de non-fumeur que nous allons construire ensemble. Bonne soirée.

— Bonne soirée Monsieur Loomis.

Je reste quelques instants à regarder mon *iPhone*, cette conversation m'a un peu sonné et ma main droite est prise de petits tremblements, comme si quelque chose se mettait en place à l'intérieur. Je réalise que le processus est en marche, mon prochain week-end sera non-fumeur.

CHAPITRE TROIS

Le contrat

La semaine est longue, interminable. Pierre est parti voir son frère sur Strasbourg et Sophie est en déplacement à Paris ; elle ne rentre que vendredi, je serai alors un homme nouveau, si tout s'est bien passé... Je repense souvent à la brève conversation que j'ai eue avec Loomis et je ne suis pas certain d'avoir apprécié ce premier contact. Sans la propagande récurrente de Pierre, jamais je n'aurais pris ce rendez-vous au prix exorbitant...

Je travaille au ralenti, j'ai du mal à me concentrer, et j'enchaîne les cigarettes comme des fraises *Tagada*.

Mon travail d'agent immobilier me prend du temps, j'aime fouiner à la recherche de la perle rare, faire du porte-à-porte à la conquête d'appartements à négocier. Depuis que nous sommes arrivés sur Lyon, j'ai finalement appris à aimer ce travail qui n'était censé être que provisoire... Alors que Sophie donne des cours de langues via *Skype* et passe beaucoup de temps chez nous, de mon côté, je suis souvent en vadrouille.

En moyenne, j'ai toujours une vingtaine de mandats en cours, je suis un bon vendeur et ma direction me le rend bien : je bénéficie d'un très bon intéressement sur les commissions, bien plus que la moyenne de la profession. Il faut dire qu'un des associés est un ancien copain de quartier, Jean-Marc Grégoire.

Quand j'étais gamin, Jean-Marc habitait l'immeuble en face du mien, au nord du quartier du Neudorf. Nous avons fait les quatre cents coups

ensemble, semé la pagaille chez beaucoup de commerçants du quartier. Souvent, je repense à cette période de ma vie et je réalise que Strasbourg me manque énormément, bien que je sois tombé amoureux de ma ville d'adoption, la cité des *gonés*...

Les parents de Jean-Marc avaient divorcé alors qu'il était tout jeune, celui-ci vivait toute la semaine avec sa mère et rejoignait son père deux week-ends par mois, dans son grand appartement du quartier de l'Orangerie qui lui servait aussi de cabinet, car il était avocat en droit civil et familial. Toutes les deux commerçantes, sa mère et la mienne s'entendaient bien et Jean-Marc passait pas mal de temps chez nous, au moins autant que j'en passais chez lui.

Jean-Marc est plus âgé que moi, un diplôme d'école de commerce en poche, ce fils à papa avait décidé de lancer une franchise immobilière d'un nouveau genre : une franchise *low cost*, spécialisée dans les petites superficies avec de faibles commissions. Après Strasbourg et Rennes, Lyon fut la troisième agence qu'il mit en orbite.

Jean-Marc m'a recontacté alors que je finissais mon master de droit des affaires, il cherchait des commerciaux pour sa nouvelle agence de Lyon ; après quelques soirées de négociation avec Sophie, j'ai saisi cette opportunité et accepté son offre. Une expérience dans l'immobilier lyonnais ne pouvait être que positive et enrichissante, un bon moyen d'en mettre un peu à gauche pour financer notre future année de césure.

Je reçois finalement le contrat de Loomis mercredi, par courrier traditionnel. Une enveloppe kraft beige sans expéditeur avec une phrase étrange au dos de l'enveloppe :

« *Consuetudinis vis magna est* ».

Mes cours de latin sont très loin, mais Internet me traduit facilement la formule :

« La force de l'habitude est puissante ».

Quel peut être le sens de cette phrase dans le contexte qui est le mien ? Peu importe, je n'ai pas la force ni l'envie de me creuser les méninges, je n'ai aucune patience et j'ai horreur des énigmes. Je n'ai jamais compris les amateurs de rébus, charades et autres douceurs cérébrales, comment peut-on éprouver du plaisir à se torturer l'esprit ? C'est une forme de masochisme non ?

Trois pages A4 constituent le document de Loomis. On dirait un contrat de prestation de services, sept articles y figurent :

Article 1 : Objet du protocole hypnotique

Article 2 : Prix et modalités de paiement

Article 3 : Obligations du praticien

Article 4 : Obligations du partenaire

Article 5 : Calendrier

Article 6 : Obligation de confidentialité

Article 7 : Responsabilité

Après un rapide survol global, l'article six m'interpelle :

Le partenaire s'engage à observer la confidentialité la plus totale en ce qui concerne le calendrier des séances effectuées avec le praticien.

Il considérera comme strictement confidentiel, et s'interdit de divulguer, toute information, document, donnée ou concept, dont il pourra avoir connaissance à l'occasion du protocole hypnotique engagé.

D'autre part, le partenaire s'engage à limiter ses contacts avec sa famille, ses amis et ses relations proches pendant les sept jours qui suivent la première séance.

Cette prose peut expliquer la discrétion de Pierre, mais pourquoi diable devrais-je limiter ma vie sociale après cette première séance ! ? Est-ce que cela inclut mes amis *Facebook* ?

Vais-je être frappé d'une forme rare de maladie hypnotique contagieuse ?

Vais-je me transformer en lapin schizophrène le temps que mon cerveau assimile ma nouvelle condition de non-fumeur ?

Je ne suis pas sûr de vouloir continuer ma démarche, ce Loomis est vraiment étrange, voire douteux. D'un autre côté, ai-je d'autres choix ? Quelles options ai-je à ma disposition ? J'ai déjà tenté d'arrêter de fumer seul, sans succès. Et puis Pierre m'a fait un tel lobbying, ma curiosité surpasse largement mes doutes...

Je paraphe et signe les trois feuillets en tirant une longue et interminable bouffée de ma *Marlboro light*.

CHAPITRE QUATRE

Edgar Loomis

Le grand jour est arrivé, nous sommes enfin vendredi. J'ai décidé de ne pas travailler, car j'ai la tête bien trop encombrée de tabac et d'idées obsessionnelles. J'ai passé la semaine à faire des rêves stupides et oppressants, mettant en scène des cigarettes humanoïdes surnoises et ridicules. Depuis quelques jours, j'ai la sensation d'être bloqué dans une chambre de décompression, comme si le volume de mes poumons avait encore diminué. Je renonce même à ma première cigarette matinale...

Sophie rentre par le train de 18 heures, je serai alors sur le billard hypnotique d'Edgar Loomis, prêt à me faire trifouiller le bulbe. Une bouffée d'angoisse me glace les entrailles, je ne sais finalement rien à propos de Loomis.

Sophie est bien évidemment au courant de cette future rencontre du troisième type, je ne lui cache rien. Mais je n'ai pas voulu en débattre lors de nos discussions téléphoniques quotidiennes, de peur d'être influencé par sa rhétorique parfois incisive...

Les neuf prochaines heures risquent d'être longues, il va falloir que je m'occupe. Je décide de jeter mes dernières cigarettes en improvisant un modeste cérémonial : je dispose le contenu de mon dernier paquet dans un grand bol et j'arrose généreusement le tout d'alcool à brûler.

J'invoque ensuite le dieu Nicotine en psalmodiant une litanie improvisée :

Dieu Nicotine mon compagnon, mon alter ego.

De ta compagnie, je peux désormais me passer.

Fais que ton emprise cesse bientôt.

Je te promets, sans hésitation et sans timidité.

Sans rancoeur, mais avec mélancolie.

De penser à ces moments enfumés que nous avons partagés.

Que mon libérateur, Edgar Loomis.

Soit très bon, mais fort comme un lion.

J'aurai pour lui une gratitude infinie et pour toi une éternelle nostalgie.

Ainsi soit-il, accepte cet acte de contrition.

Je jette une allumette dans le bol et le mélange s'enflamme immédiatement avec un son étouffé, presque plaintif. La fumée m'arrache une quinte de toux libératrice et je reste cinq minutes à contempler le petit tas de cendres fumant, imaginant que le dieu Nicotine a regagné ses cieux de goudrons.

Contre toute attente, le reste de la journée passe extrêmement vite et je me retrouve devant le deux de la place du petit collège à 18 heures précises, comme si un quelconque sortilège magique compresseur de temps m'y avait téléporté. Le quartier est agréable, j'aime beaucoup le vieux Lyon et je m'y promène assez régulièrement à la recherche de bonnes affaires, la demande est forte malgré les difficultés pour s'y garer.

Je compose le digicode sur le boîtier métallique incrusté dans la porte en bois clair dont le vernis s'écaille par endroit et je monte tranquillement les escaliers jusqu'au sixième et dernier étage, laissant ma main glisser sur la rambarde en zinc poli. L'unique porte du fond du couloir est entrouverte et je devine une silhouette derrière celle-ci, trop tard pour reculer.

Edgar Loomis est un homme de bonne taille, un mètre quatre-vingt je dirais. Il porte un pantalon sombre et une chemise ample en lin blanc qui lui donne un style décontracté. Son teint est mat et il a le regard clair, vif et aiguisé ; une barbe de trois jours soigneusement maîtrisée m'empêche d'évaluer avec certitude son âge, certainement une petite quarantaine. Je me demande si cet appartement est aussi le sien, la multitude de portes du hall d'entrée me laisse supposer que oui. La décoration du hall est minimaliste : un grand miroir et une console Louis Philippe constituent les seuls éléments de mobilier.

— Bonjour Monsieur Steiner ! s'exclame-t-il en tendant une main volontaire. Je ne peux généralement pas m'empêcher de juger quelqu'un à qui je serre la main : celle d'Edgar Loomis est franche et vigoureuse, sans ambiguïté.

— Je vous attendais Monsieur Steiner, vous êtes mon dernier partenaire pour cette journée, m'annonce-t-il d'une voix douce.

Partenaire, étrange formulation... Je ne suis ni plus ni moins qu'un client, je vais tout de même m'alléger de plusieurs centaines d'euros d'ici une heure...

— Bonjour Monsieur Loomis, euh, je suis en retard ? Nous avons bien rendez-vous à 18 heures n'est-ce pas ? bredouillé-je timidement comme un

enfant.

— Vous êtes parfaitement à l’heure, Monsieur Steiner, suivez-moi je vous prie, me répond-il en se retournant.

Edgar Loomis s'engage dans un couloir de l'entrée et je lui emboîte le pas docilement, tel un condamné résigné.

Le long couloir que nous empruntons débouche dans une pièce rectangulaire qui donne sur la rue piétonne.

Edgar Loomis me désigne un sofa en tissu crème et tire une chaise qu’il positionne juste en face :

— Installez-vous comme vous le souhaitez, soyez à votre aise, me déclare-t-il en s’asseyant.

J'observe la pièce en m’installant, elle est dépouillée et impersonnelle, les murs sont immaculés comme ceux d’une salle d’opération et il y a très peu de meubles : le canapé sur lequel je siège, la chaise de Loomis, un petit bureau dans un coin et une grosse lampe sur pied posée directement dans l’épaisse moquette taupe qui recouvre l’intégralité du sol.

— Si ce n’est pas déjà fait, pouvez-vous s’il vous plaît éteindre votre portable ? Me demande Loomis en calant les pieds de sa chaise.

Je glisse la main dans ma veste que je viens de poser à côté de moi puis je saisis mon *iPhone* pour l’éteindre.

— Je vous remercie Monsieur Steiner, pourrais-je vous demander le contrat que je vous ai envoyé ?

Je lui tends l'enveloppe kraft que j'avais gardée avec moi :

— Tenez, toutes les pages sont paraphées et j'ai apposé ma signature en dernière page.

— C'est parfait merci, si vous n'avez pas de questions particulières, nous allons parler un peu d'hypnose, de tabac, puis nous commencerons tranquillement la séance.

Tranquillement... Je ne me sens pas vraiment rassuré, j'ai d'ailleurs une soudaine furieuse envie de fuir cet endroit.

— À vrai dire, j'ai une question à propos du contrat, au sujet de votre clause de confidentialité, je peux comprendre que vos techniques ne doivent être divulguées, mais je ne saisis pas pourquoi je dois limiter ma vie sociale à l'issue de cette première séance... Pourriez-vous m'en dire un peu plus s'il vous plaît ?

Loomis me regarde avec un sourire aux lèvres.

— Décidément, cet article suscite beaucoup de réactions, il faudra vraiment que je le reformule... À l'occasion.

Loomis marque une pause et continue :

— Le bon fonctionnement du processus hypnotique dépend grandement de cette recommandation. Votre future physiologie de non-fumeur va progressivement se mettre en place, dès ce soir. Les bases de cette transformation peuvent s'étaler sur plusieurs jours pendant lesquels votre cerveau va se reconfigurer, un peu à la manière d'un puzzle qui se réorganise pour former une nouvelle image. Cette première phase de restructuration est cruciale et vous devrez limiter les interactions avec l'extérieur pour éviter qu'elles influencent ou modifient le phénomène.

J'ai l'impression d'entendre Pierre quand il me parle mandarin après quelques bières.

— OK, je ne suis pas sûr de comprendre. Que se passerait-il si je ne suivais pas cette recommandation ?

— Le succès du processus serait compromis et votre esprit pourrait rejeter le protocole, un peu à la manière d'une greffe d'organe qui ne prend pas. Des effets secondaires seraient également à prévoir...

— Des effets secondaires ?

— Parfaitement. Des symptômes de type hallucinatoire par exemple.

— Pas très vendeur tout ça... M'exclamé-je en riant nerveusement.

— Si vous me faites confiance et que vous suivez mes consignes, tout se passera parfaitement bien.

Une fenêtre donne sur la rue piétonne et j'entends la discrète rumeur de la ville se frayer un passage au travers des vitres.

Je m'interroge intérieurement, pourquoi suis-je ici ? J'aurais pu arrêter de fumer comme ça, avec un peu plus de volonté et de discipline. Au lieu de cela, je suis dans un appartement du vieux Lyon, installé dans un canapé, prêt à écouter tout un ramassis de conneries new-age chamaniques...

Je devrais partir, mais je ne peux pas, mes jambes sont inertes, mon cerveau ne leur transmet aucun ordre, j'ai intérieurement envie de connaître la suite. Cette contradiction interne me perturbe.

— Vous êtes-vous déjà fait hypnotiser Monsieur Steiner ? Me demande Loomis.

— Non, pas du tout, ça sera ma première fois, mon baptême de l'hypnose ! Je réponds en tentant d'afficher une fausse décontraction.

— Très bien, c'est parfait, je vais tout d'abord vous donner ma vision de l'hypnose, vous pourrez tout à fait mettre de côté et oublier tout ce qui ne vous convient pas, il s'agit seulement de mes croyances, issues de mon expérience. Que vous soyez d'accord ou non avec ce que je vais vous expliquer n'altérera en rien l'efficacité de cette séance.

Il me dresse un bref historique de l'hypnose en observant mes réactions puis me demande ma définition de l'hypnose si j'en ai une. Je lui reformule celle de *Wikipedia* tant bien que mal. Il m'écoute attentivement puis notre conversation bifurque vers le tabac, ma consommation excessive, les

impacts physiologiques, ma maladie, ma première cigarette...

J'ai l'impression d'être chez un psy, cette conversation me gonfle, je m'attendais à autre chose... Et puis Loomis change de direction.

— Décrivez-moi maintenant votre ressenti à propos de l'hypnose, comment imaginez-vous un état d'hypnose ? Me demande-t-il en appuyant son regard sur le mien.

Je me surprends à répondre sans réelle hésitation :

— Euh... Je pense que cela serait une sorte d'état entre-deux, progressif, comme quand un plongeur respecte ses paliers de décompression, une sensation d'ivresse et de légèreté.

— OK très bien, votre description est très intéressante ; maintenant, décrivez-moi les sensations que vous éprouveriez si vous étiez ce plongeur.

À ma grande surprise, je me mets à décrire avec précision mes hypothétiques sensations, sans effort. Les détails se succèdent au travers de mon flot de paroles ininterrompu. Les secondes et les minutes filent, je perds la notion du temps...

J'ai l'impression d'avoir du sable dans les yeux et je dois fermer les paupières pour couper la tête de cette douleur oculaire naissante. Le soulagement est immédiat, la libération instantanée. La voix de Loomis raisonne dans ma tête sans que je ne prête plus attention à ses mots. Puis la jeune obscurité se dilue et la lumière resurgit par petites touches autour de moi, elle me rassure et m'apaise. J'entends à nouveau les mots de Loomis

qui reprennent du relief.

— Laissez-vous guider par votre inconscient, plongez à l'intérieur de vous et ressentez cet apaisement qui vous submerge et vous imprègne.

...Vous sentez comme il est étrange d'être à la fois léger et attiré vers le bas n'est-ce pas ? On pourrait appeler cela un oxymore kinesthésique, ressentez cette surprenante dualité.

...Jouez avec cela, explorez et découvrez cet état, comme un enfant qui ouvre ses cadeaux de Noël.

...Faites varier les couleurs, les textures et les sons, comme un peintre compose sa toile, comme un musicien dessine sa musique.

...Vous êtes le maître de cette expérience, vous en avez les commandes et êtes complètement libre de percevoir ce que vous souhaitez.

...Percevoir, c'est déjà un acte de création n'est-ce pas ?

...Comment vous sentez-vous Thomas ?

Ma bouche ne s'ouvre plus, j'aimerais répondre, mais mes lèvres sont collées, soudées. Une savoureuse paresse me submerge et je me laisse flotter dans un plasma tiède et lumineux. Je sens que quelques syllabes glissent entre mes lèvres :

— Bi... Bien... M'entends-je formuler d'une voix maladroite, ce sont les derniers sons que je prononce.

Je ne sais pas depuis combien de temps mon esprit flotte dans ce magma tiède et apaisant. La voix de Loomis est comme une musique lointaine qui me taquine les tympans. Je sais que je me trouve avec lui dans son cabinet et je ressens parfaitement mon corps encastré dans ce sofa protecteur quasi

organique.

— Thomas, dans un instant je vais compter jusqu'à cinq et vous remonterez doucement dans l'ici et maintenant... Vous vous êtes très bien débrouillé.

La voix de Loomis change de couleur et s'intensifie.

— Un... écoutez la rumeur de la ville qui se fait plus présente... Deux, ressentez la manière dont votre corps est enfoncé dans le canapé... Trois, chacun de vos muscles reprennent du tonus... Quatre, prenez une grande respiration et cinq, ouvrez les yeux, revenez avec toutes ces nouvelles ressources et nouveaux apprentissages que votre inconscient a commencé à mettre en place...

Je ne veux pas revenir, il y a trop d'apaisement là où je suis. Je ne veux pas écouter Loomis, je veux oublier cette voix colorée qui me tire vers le blanc et le froid.

— Laissez-vous glisser vers la surface Thomas.

Je devine le souffle de Loomis près de mon oreille, il chuchote :

— Si vous ne revenez pas maintenant, vous ne pourrez plus jamais revivre cette belle plénitude...

Je finis par ouvrir les paupières, mais je les referme immédiatement, car une vive douleur me vrille la nuque. La lumière me fait mal, comme si mon

cerveau avait oublié comment fonctionnent mes yeux. Cette reconnexion au monde réel est brutale, le contraste est trop important.

— Gardez les yeux fermés Thomas, accordez-vous quelques instants.

Une subtile distorsion temporelle me propulse dans le hall d'entrée. Comme un paisible ressac, la tonalité étrange des mots de Loomis me berce délicatement, me ramenant dans le monde réel par vagues successives :

— ...Et comprenez bien qu'un certain déphasage est normal et même nécessaire après ce que vous venez de vivre. Laissez simplement aller les choses et réalisez que la transformation opère.

Mes pensées reprennent racine et je sens que mon corps m'appartient de nouveau, la voix de Loomis me paraît plus réelle et moins englobante :

— Gardez bien à l'esprit que vous avez le contrôle, même si votre inconscient va achever son travail de reconfiguration comme un artisan de l'ombre, sans que vous en soyez conscient. Nous nous reverrons dans un mois pour faire un point, je prendrai contact avec vous. Les prochaines heures sont cruciales et je vous demande de respecter mes consignes : limitez vos contacts avec le monde extérieur, le processus engagé n'en sera que plus efficace. Votre inertie psychique va décélérer progressivement jusqu'au point d'équilibre idéal, cette phase de décompression post-hypnotique est très variable d'un individu à l'autre.

— Je ne suis pas certain de vous comprendre Monsieur Loomis, bafouillé-je.

— Imaginez que vous avez pris place dans un train qui est lancé à très grande vitesse, ce train ne peut pas s'arrêter brusquement sans risquer de quitter ses rails, il doit parcourir plusieurs kilomètres avant de stopper sa course en toute sécurité, au bon endroit. Faites confiance à votre chauffeur, il sait parfaitement comment freiner et où s'arrêter.

— OK, marmonné-je, résigné et déstabilisé.

Loomis fouille dans sa poche et me tend un flacon en plastique orange transparent.

— Vous verrez, tout se passera bien, tenez, prenez ceci, il s'agit d'un complément alimentaire qui va épauler votre physiologie dans sa transformation. Une prise avant chaque repas pendant trois jours, neuf gélules.

Une éternité se passe avant que je ne saisisse le flacon que Loomis me tend.

Il pose ensuite une main paternaliste sur mon épaule.

— Au revoir Thomas, je vous appelle dans un mois. Pour votre information, je dois partir à l'étranger d'ici quelques jours et il est probable que le transfert de ma ligne fixe nécessite un certain délai, je suis coutumier de ces aléas techniques, ne vous inquiétez pas si vous n'arrivez pas à me joindre, c'est moi qui vous contacterai.

— Vous n'avez pas de téléphone portable ?

Un large sourire se dessine sur le visage de Loomis :

— Je ne communique jamais mon numéro de téléphone portable à mes partenaires. À bientôt Thomas, profitez bien de votre nouvelle vie !

CHAPITRE CINQ

Maturation

De nouveau, la mystérieuse magie vaudou me désintègre puis me reconstruit à proximité de mon appartement sans que je comprenne quoi que ce soit. Je ne suis pas sûr d’apprécier ce nouveau pouvoir, ce genre de phénomène est souvent suivi d’une grosse gueule de bois. Ces crises d’amnésie et de téléportation récurrentes me perturbent, même si je demeure un grand fan de *Star Trek*.

En y repensant, je n’ai pas souvenir d’avoir payé Loomis, mais le talon de mon dernier chèque me prouve le contraire...

Voilà plus de dix heures que je n’ai pas fumé, je suis à quatorze heures de mon record personnel et mes constantes biologiques me paraissent tout à fait correctes. Je n’ai même aucun effort à faire, mes pensées ne dissimulent aucune envie refoulée. Pourvu que cela dure...

D’un autre côté, une monstrueuse faim me tiraille le ventre de long en large, mon estomac est en plein monologue depuis tout à l’heure. Sophie aura sûrement envie de sortir ce soir, à moins qu’elle ne soit trop fatiguée. Je rallume mon *iPhone* et constate qu’elle a essayé de me joindre il y a une heure. Je la rappelle immédiatement :

— Allo Sophie ?

— Salut Tom ! Je suis rentrée !

— Cool ! Tu es à l'appart ? Je sors à l'instant de mon rendez-vous, ça y est : je suis non-fumeur !

— C'est génial mon chéri ! Tu vas me raconter tout ça, tu as envie de sortir ? J'ai vu que le frigo est aussi vide que la tête d'un adjudant-chef !

Sophie a un humour particulier, certains de nos amis ont du mal, mais moi, j'adore.

— J'allais te proposer la même chose, j'ai une terrible envie de sortir me taper une bonne grosse pièce de viande !

— OK, je vois que ta séance de vaudou ne t'a pas rendu végétarien ! Tu veux qu'on aille au *Carnegie-Hall* ?

— Ça va être compliqué un vendredi soir, par contre j'essaierais bien le nouvel Argentin de la rue Bonnel, près des Halles, j'en ai entendu le plus grand bien.

— Banco, tu veux proposer à Pierre de se joindre à nous ?

— C'est gentil de proposer, je ne sais pas s'il est rentré, mais pourquoi pas ? Je vais l'appeler.

— OK, je te laisse gérer, je ne voudrais pas qu'il croie que l'idée vient de moi !

Pierre et Sophie ont une relation compliquée bien qu'ils s'adorent.

— Et toi ? Pas trop fatiguée ? Tu es contente de ta semaine ?

— Ça va, j'ai un peu la tête à l'envers, mais je survivrai. Je te raconterai. La douche m'attend, reviens vite qu'on papote en s'en grillant une !

— C'est malin tiens... T'es vraiment trop conne ! Bon allez bisous, à tout de suite !

Je raccroche en prenant une bonne bouffée d'air lyonnais.

J'appelle Pierre sur son portable qui décroche à la troisième sonnerie :

— Allo Thomas ?

— Salut Pierre !

— Salut garçon, comment tu vas ?

— Admirablement bien, merci, tu fais quoi ce soir ? Tu es rentré sur Lyon ?

— Oui je suis rentré cet après-midi, j'ai un rencard ce soir pour une commande importante, mais on peut se retrouver après, pour boire une mousse, vers 23 heures.

— Ah bon OK. À ce moment-là, appelle-moi quand tu as fini, je vais au resto avec Sophie, on pourra se rejoindre après.

— Damned, le casque à pointe est rentré de Paname ? Les vacances sont finies !

— Arrête tes conneries Pierrot, pas de provocation ce soir, Sophie est fatiguée et moi aussi.

— Tu me connais, je suis sage comme un moine bouddhiste.

— Ouais bien sûr, et sobre comme cosaque...

— T'inquiète. Je suis ultra zen en ce moment, mon nouvel acupuncteur fait des miracles. On se retrouve où ?

— Appelle-moi quand tu as terminé, on avisera ensemble.

— OK ça marche, tchao mon pote ! Et bisex au général Sophie !

Je raccroche alors que j'arrive à proximité du square de la rue Pravaz, en face de notre immeuble.

Sophie m'ouvre la porte alors que je m'apprête à glisser la clef dans la serrure. Une serviette de bain enveloppe le haut de son corps jusqu'à mi-cuisse. Plutôt sexy pour un général...

— Coucou mon chéri ! s'exclame-t-elle en sautant dans mes bras. Tu m'as beaucoup manqué tu sais, je n'aime pas ces formations qui m'éloignent de toi pendant de longues journées...

Elle m'embrasse langoureusement pendant plusieurs secondes, ses lèvres ont un goût de fraise.

— Quel accueil ! Tu devrais partir en formation plus souvent, déclaré-je ironiquement en passant ma main dans ses cheveux blonds.

— Pour que tu finisses par tomber dans les filets d'une cagole lyonnaise amatrice d'andouillettes ? Non merci !

— Il y a des filles très bien qui adorent les andouillettes tu sais, rétorqué-je stupidement.

— J' imagine que tu as raison, mais pour l'instant je veux te garder pour moi, tu pourras revenir sur le marché quand je ne tirerai plus rien de toi... Tu as réussi à avoir le surfeur de la baie d'Along ?

— Pierre est un amoureux de la Chine, pas du Vietnam... Oui il nous rejoint après le resto, il était déjà pris pour dîner.

Sophie se libère de mon étreinte et repart vers la salle de bain en dandinant ses fesses.

— Tu ne me demandes pas comment s'est passée ma séance d'hypnose ?

demandé-je sur un ton un peu vexé.

— Tu me raconteras tes aventures féériques tout à l’heure, je finis de me préparer ! Me lance-t-elle de la salle de bain.

J’accroche mon blouson aviateur derrière la porte et je m’installe dans le canapé. Le bol avec le tas de cendres est encore là, reliquat dérisoire de mon ancienne vie. Je pourrais peut-être acheter une urne funéraire que je placerais sur ma table de nuit...

Je n’ai toujours pas envie de fumer, c’est un peu tôt pour crier victoire, mais le présage est plutôt bon.

J’attrape mon *iPhone* et je cherche le numéro de cet Argentin. Je compose le numéro afin de réserver et une voix féminine avec un fort accent espagnol décroche :

— *La carne Del Diablo buenas noches !*

— Bonsoir Madame, serait-il possible de réserver une table pour deux, pour ce soir ?

— Bonsoir, désolé nous ne prenons pas de réservation.

Je dois tendre l’oreille pour bien entendre, car la musique en arrière-plan résonne dans le combiné.

— Mais vous êtes complets ?

— Il me reste une table, si vous êtes là avant 21 heures 30, elle est à vous.

— Parfait je vous remercie, je vous donne mon nom ?

— *Gracias, no vale la pena.* Je vous attends, à tout à l'heure, répond-elle en raccrochant.

Il est à peine 21 heures, nous devrions largement être à l'heure. Sophie sort de la salle de bain un sourire aux lèvres.

— Je suis prête ! s'exclame-t-elle en s'installant à côté de moi.

— Alors on peut y aller maintenant si tu veux, nous devons être au resto avant 21 heures 30.

— Je te suis et ne te quitte plus, mon petit non-fumeur ! Elle approche sa bouche de mon oreille et me mordille le lobe.

Nous quittons l'appartement après s'être longuement embrassés. Je regrette presque de sortir, car le niveau de ma libido talonne de très près celui de mon envie carnassière.

Environ dix minutes de marche nous séparent du restaurant Argentin et nous arrivons à 21 heures 20 devant l'entrée. Le restaurant ne paye pas de

mine, j'espère que le boeuf y est tendre et savoureux.

Je pousse la porte de l'établissement et un homme gras et moustachu, probablement le propriétaire des lieux, m'accueille avec un large sourire laissant apparaître plusieurs dents en or.

— *Bienvenidos a bordo* ! Me lance-t-il d'une voix forte et chantante. Son haleine pourrait tuer n'importe quel enfant fragile.

L'unique salle est pleine à craquer d'étudiants et de bobos lyonnais, la complainte espagnole d'un Brassens Argentin se diffuse par les deux petites enceintes accrochées aux murs orangés.

— Bonsoir Monsieur, je vous ai appelé il y a vingt minutes...

— Oui, votre table vous attend *Señor*, me déclare-t-il en désignant une minuscule table collée au bar.

Je réponds-en épuisant les deux seuls mots d'espagnol que je connais :

— *Muchas gracias* !

Tant bien que mal, nous nous frayons un chemin entre les chaises et nous installons.

— Très dépaysant cet endroit, me lance Sophie en reculant sa chaise.

— Yes, ça change ! acquiescé-je en lui souriant.

Les murs sont couverts de cadres, des photos de paysages et de personnages, un peu à la manière de certains bouchons lyonnais, seule la thématique diffère. J'inspecte le menu en cherchant les viandes, la pièce de *lomo* marinée à la sauce *chimichurri* me paraît prometteuse.

— Tu vas prendre quoi ? Me demande Sophie.

— Le *lomo chimichurri* me fait du pied.

— Excellent choix !

— Et toi ?

— Moi aussi il me fait du pied ce petit lomo, me déclare-t-elle en frottant son pied contre ma jambe.

— Bon alors ? Comment était cette semaine à Paname ?

Sophie travaille pour un organisme de formation en ligne, elle dispense des cours individuels de langues par *Skype*, la demande est importante et son emploi du temps est bien rempli. Afin de conserver son habilitation, elle doit régulièrement suivre un certain nombre de formations internes.

— Bof bof, j'ai fait acte de présence. Mes élèves sont satisfaits et font tous des progrès réguliers, je ne vais pas révolutionner ma pédagogie sous

prétexte de me rapprocher du *mindset* de la société ! Certaines directives officielles sont vraiment ridicules.

— Je te comprends, ne change rien si tes résultats sont bons...

— Ils sont excellents ! insiste Sophie, je devrais passer en direct avec davantage de monde.

— Oui, tu gagnerais plus de sous ; je pourrais enfin prendre un peu de repos et ainsi profiter pleinement de ma nouvelle vie de non-fumeur !

— Raconte ! Comment s'est passé ton entretien avec Raël ? Tu ne fumes vraiment plus ?

Le patron nous interrompt en revenant vers nous avec un bloc à la main.

— On prend du vin ? Une bouteille de *San Felipe* ? Me demande Sophie.

Je n'ai pas le temps de répondre, Sophie passe déjà la commande :

— Alors on va prendre deux *lomo chimichurri*, bleus, avec une bouteille de *San Felipe*, s'il vous plaît Monsieur. Vous servez quoi comme accompagnements avec la viande ?

— Demies pommes de terre grillées salade Mademoiselle, répond le patron en gribouillant son bloc.

— Parfait !

L'homme se frotte la moustache et s'éloigne en nous en marmonnant des remerciements. Je rembraye sur la dernière question de Sophie :

— Non, je ne fume plus, et pour l'instant, je n'en ai absolument AUCUNE envie !

— C'est un peu tôt pour crier victoire, mais c'est super ! Et donc, il t'a fait quoi au juste, ton neuro-plombier ?

— C'est un peu particulier à décrire, on a beaucoup discuté, de moi, de la cigarette, d'hypnose...

Sophie m'interrompt en me demandant :

— Tu es resté habillé ?

J'ignore sa remarque et je continue mon débriefing :

— On a beaucoup parlé et puis à un moment donné, je me suis senti comme aspiré.

— Aspiré... Ben dis donc... reprend Sophie en affichant un sourire prépubère.

Je ne prête pas attention à ses allusions de carabins, le simple fait de repenser à cette séance me procure une sensation apaisante, comme un copier-coller mental.

— À vrai dire, je ne me souviens pas de tout, bien que je sois resté conscient tout le temps.

— C'est très intrigant, et un peu flippant non ? J'espère que tu retrouveras vite la mémoire.

— J'ai juste un blanc par rapport à la fin de la séance, c'était néanmoins très agréable, je suis passé par de nombreux états apaisants, très différents les uns des autres, comme différents paliers de plénitude.

— Et cette gentille virée psychédélique t'a coûté combien ?

Je décide de ne pas mentionner le vrai montant à Sophie, je ne veux pas provoquer une polémique inutile. Je lui avouerai plus tard, dans quelques mois, quand mon sevrage sera effectif et indiscutable.

— Quatre-vingts euros.

— Ah oui quand même, ce n'est pas donné ! s'exclame Sophie.

— Je te rappelle que mon emphysème exige que j'arrête la cigarette, je n'ai pas le choix.

— Oui bien sûr, me murmure-t-elle en nous servant un verre de *San Felipe*.

Nous passons le reste du dîner à parler de la semaine parisienne de Sophie et je reçois un texto de Pierre alors que je savoure une copieuse coupe de glace à la confiture de lait :

« *Suis au Gigg's je vous attends* ».

Le *Gigg's Irish Pub* est un super bar irlandais situé en presqu'île, le patron est un ami de Pierre et on y passe pas mal de soirées. Une bonne vingtaine de bières pression y sont proposées et ils servent la meilleure *Guinness pie* de Lyon, qui a dit que la cuisine irlandaise était exécration ?

Pierre nous attend devant le *Gigg's Irish Pub*, une pinte à la main, aussi impassible qu'un garde royal. Il est vêtu d'une veste de costume et d'un vieux tee-shirt blanc qui lui dessine les pectoraux, une inscription multicolore y est imprimée sous la forme d'un verre à bière :

« *La pression, il vaut mieux la boire que la subir* ».

Ce n'est pas son premier verre, je le vois à ses yeux. Je devine qu'il va être dans la provocation. Je me tourne vers Sophie et comprends à son regard qu'elle a la même appréciation que moi :

— T'inquiète Tom, je serai sage. Je reste un peu avec vous et je rentre. Aucune envie de prendre un bain de testostérone ce soir...

En soirée, quand les conditions sont favorables, Sophie et Pierre se chamaillent à coup sûr : Pierre a une conception de la Femme qu'il partage généreusement en échange de quelques verres, et le gène féministe de Sophie s'exprime immédiatement au contact de *Moritos* bien tassés, ou de tout autre cocktail digne de ce nom. Après une joute verbale plus ou moins longue accompagnée de quelques levées de coude, l'issue du combat est souvent la même : Sophie capitule et rentre se coucher en faisant la gueule.

Pierre nous aperçoit et vient à notre rencontre :

— Mon petit couple préféré ! Ça fait plaisir de vous voir ! Nous lance-t-il en tendant les bras.

— Salut Pierre, répondons-nous joyeusement en parfaite synchronisation.

Pierre nous embrasse chaleureusement et nous entraîne à l'intérieur. Le pub est bondé, la reprise de *You Shook Me* par *Led Zeppelin* se faufile par mes tympans et me submerge la tête.

Nous nous installons au bar et je m'insère entre Pierre et Sophie afin de contenir tout débordement hormonal.

— Comment va ton frère ? demandé-je à Pierre en tournant la tête dans sa direction.

— Il va bien merci, un peu secoué par sa nouvelle vie de célibataire,

mais globalement il se porte plutôt bien. Je lui ai proposé de venir quelques jours à Lyon, tu pourras lui demander directement !

Je n'ai pas revu le frère de Pierre depuis nos années lycée, il a deux années de moins que nous et vit toujours à Strasbourg. D'après ce que j'ai compris, il s'est fait plaquer par sa copine il y a deux mois, après trois années de vie commune.

— C'est cool, je serai content de revoir Julien, on se fera une soirée revival !

— Je passerai mon tour si ça ne vous fait rien, murmure Sophie en jouant avec la paille de son *Morito*.

— Oh non, la soirée risque d'être fadasse sans toi, d'un autre côté cela nous coûtera moins cher en alcool, rétorque Pierre en me faisant un clin d'oeil.

— C'est vrai que j'ai du mal à suivre vos conversations quand je suis à jeun, trop peu de vocabulaire, je ne suis pas habituée, fanfaronne Sophie en mélangeant son verre.

— Tu es en grande forme dis donc... Bon sinon, quoi de neuf les amis ? Demande Pierre.

— Je suis allé voir ton copain tout à l'heure, annoncé-je à Pierre.

— Mon copain ? me répond-il étonné.

— Edgar Loomis, le grand prêtre de la cigarette.

— Tu es allé voir Loomis ? J'ignorais que tu avais planifié un rendez-vous avec lui.

Je réponds en buvant une gorgée de ma *Delirium Tremens* :

— Tu ne me l'as pas demandé...

— OK. Je ne veux pas en savoir plus, tu n'es pas censé me raconter quoi que ce soit à propos de tout cela. Je suppose que tu es au courant des règles ?

— Les règles, quelles règles ? Demande Sophie en me prenant le bras.

— Le contenu de la session hypnotique est censé être confidentiel, dans les deux sens. Et je suis tenu de « limiter mes contacts avec mes proches » le temps que le protocole fasse effet, expliqué-je à Sophie.

— Ah bon OK. Très mystérieuse cette thérapie dis-moi... Tu es sûr que ce Loomis est fiable ? Demande Sophie à Pierre.

— C'est une pointure. Il faut néanmoins suivre soigneusement ses instructions, répond sèchement Pierre.

— J'ai plusieurs copines qui ont fait des séances d'hypnose et il n'a

jamais été question d'instructions secrètes ou de magie noire...

— Tes copines ont fait de l'hypnose en institut de beauté ? Pour accélérer la croissance de leurs ongles ? Rétorque ironiquement Pierre.

— Je dis seulement que ton pote Edgar Loomis n'a pas un comportement cohérent. A-t-on jamais entendu parler de ce genre de méthode ?

— Loomis n'est pas mon pote. Il m'a été recommandé et m'a efficacement soulagé d'un vieux problème que je pensais insoluble. Qui es-tu pour lui porter un jugement ? Tu rentres d'une formation en hypnothérapie pour les nuls ?

— Justement, parlons-en de ton vieux problème fantôme. De quoi s'agit-il pour que tu sois incapable d'en discuter avec ton meilleur ami ?

— Arrêtez tous les deux ! m'exclamé-je en haussant le ton. Vous ne pouvez donc pas rester cinq minutes dans une même pièce sans vous étripier ? C'est quand même incroyable, vous devriez monter un numéro !

— Ne vous en faites pas pour moi je vais rentrer me coucher, ma semaine de formation a été intense, même si exclusivement féminine, Sophie fusille du regard Pierre. En plus, je dois me lever tôt demain matin. Bonne soirée les garçons !

Je jette un regard noir à Pierre qui me dévisage béatement, comme un enfant qui vient de faire une bêtise. Sophie me dépose un baiser sur la joue et sort du pub.

Le reste de la soirée passe en accéléré, nous refaisons le monde en buvant quelques bières, mais je me rends vite compte que mon cerveau ne fonctionne pas normalement ; je suis incapable de rester concentré sur le verbiage éthylique de Pierre, moi qui suis pourtant rodé à cet exercice.

— Bon Pierre, cette journée m’a tué, je vais partir me réfugier sous ma couette.

— Tu plaisantes ? Il est super tôt encore ! Tu vieillis mon garçon !

— Et je te rappelle que je dois limiter mes contacts avec mon entourage proche...

Pierre me regarde comme si je lui avais révélé un secret honteux... J’ai l’impression que son taux d’alcoolémie vient de chuter subitement.

— Oui, c’est vrai, j’avais oublié, excuse-moi... Bafouille-t-il en fuyant mon regard.

— Non, mais je plaisantais ! On s’en fiche de ces conneries de consignes initiatiques...

— Non pas du tout ! Tu dois respecter les directives de Loomis à la lettre.

Le ton de Pierre me surprend et me fait peur, peut-être sait-il des choses que j’ignore...

— Bon de toute manière j’ai vraiment envie de dormir, nous reparlerons de tout cela plus tard.

Nous nous quittons devant le pub dans une ambiance un peu lourde et je rentre en pilote automatique jusque chez moi, je n’aurais pas pu parcourir un mètre de plus, mon corps est comme épuisé, sans ressource, je m’écroule sur mon lit à demi inconscient, à côté de Sophie, en me demandant si j’ai pris le temps de me déshabiller...

Je marche sur un long ruban de bitume qui s’étend à l’infini. Je suis pieds nus et simplement vêtu : un pantalon en toile unie coupé comme un treillis et une chemise ample qui ressemble à celle d'Edgar Loomis. La température est agréable et la végétation colorée. Des grosses flèches blanches usées par le temps sont périodiquement peintes sur le sol goudronné.

J'entends les mots de Loomis dans ma tête et je ne les comprends pas, ils ne veulent rien dire. Je décide d'effacer cette voix de mon esprit, car elle m'encombre et me dérange.

Pourquoi suis-je ici ?

Des bornes kilométriques jalonnent la route. J'ai l'impression de marcher depuis des heures, mais mes pieds nus semblent préservés. Tout cela n’a pas de sens, j’ai l'intuition que cette réalité est simulée, fabriquée par une entité extérieure qui me surveille.

La température change subtilement, je le sens. Le ciel se couvre et l'air

s'humidifie, je décide de marquer une pause devant ce petit cabanon en bois clair qui vient d'apparaître sur ma gauche. Est-ce moi qui crée ces choses ? Suis-je enfermé dans ma tête ? Suis-je prisonnier de mes rêves ?

Mes pensées deviennent confuses et désordonnées, j'ai mal au cœur et mes tempes bourdonnent. Mon corps tout entier tremble, victime de spasmes ridicules. Le sol se met à vibrer au rythme de ces stupides convulsions et fusionne avec mes pieds. Le fleuve de bitume noir me dévore goulûment comme l'océan dévore les bateaux imprudents : je ressens la texture chaude et granuleuse du liquide épais se frayer un chemin dans mes bronches.

Je me prépare à une inévitable conclusion avec un apaisement qui me surprend.

CHAPITRE SIX

Non-fumeur

Mon esprit peine à refaire surface, j'ai la sensation d'avoir dormi une semaine entière. Mes yeux s'accommodent à la lumière ambiante et s'accrochent au plafond qui m'est familier : je reconnais les poutres à la française de notre chambre. Je suis seul dans mon lit et les chiffres verts fluorescents du radio réveil de ma table de nuit m'indiquent aimablement qu'il est 9 heures passé, Sophie est sans doute déjà levée. Je dois m'extirper de cette torpeur éthylique, j'ai une visite à 11 heures et celle-ci à de bonnes chances d'aboutir.

Mes idées se reconnectent entre elles très laborieusement et j'ai l'impression que ma boîte crânienne coule, laissant s'échapper mon cerveau liquéfié ; quelle nuit de merde, moi qui croyais dormir comme un bébé... En m'asseyant sur le rebord du lit je découvre avec surprise les motifs imprimés de la couette : une mosaïque de petits personnages de *Star Wars* qui se courent après. Je n'ai aucun souvenir de cette nouvelle couette enfantine en totale contradiction avec les habituelles orientations de Sophie...

J'aime beaucoup notre appartement, Il s'agit d'un dernier étage, dans un immeuble typiquement lyonnais, bien localisé et bien agencé, à deux pas du Rhône. Nous l'avions visité un peu par dépit, après dix mois de recherche intensive et infructueuse, par l'intermédiaire d'une élève de Sophie dont la grand-mère venait de décéder ; la famille était pressée de vendre et nous avons fait une offre qui a été acceptée sans négociation, à notre grande satisfaction.

Tel un explorateur, je pose prudemment un pied à terre, sur un parquet

blanc lasuré qu'y m'est étrangement inconnu. À part le plafond, je ne reconnais rien. La décoration pop-art de la chambre a disparu pour laisser place à un assemblage prépubère d'affiches de cinéma. Je fais quelques pas hésitants dans l'appartement en espérant tomber nez à nez avec Sophie, je suis certain d'être chez nous même si les meubles et la décoration entendent me duper et me persuader du contraire. La vue de la fenêtre du salon sur le square que je connais me conforte dans mon intuition.

La tête me tourne et modifie ma gravité, le canapé m'attrape les jambes et je m'y laisse maladroitement tomber. Je dois faire le point, réorganiser mes souvenirs sans forcer les choses. Je suis chez moi, abruti par la soirée d'hier, Sophie est déjà partie à son cours, mais elle a eu une insomnie cette nuit et a fait quelques changements dans l'appartement... Admettons.

Je me redresse et sors de l'étreinte du sofa. Me serais-je trompé d'appartement en rentrant hier soir ? Je suis la proie d'un terrible doute et mes jambes vacillent dangereusement alors que je me traîne vers le bar du salon, aussi gracieux qu'un zombie en quête de chair fraîche.

Il faut que je m'hydrate, ma gorge est complètement desséchée, comme si je n'avais rien bu depuis des jours. J'ouvre la porte du frigo *Smeg* rouge cerise qui m'est également étranger et je saisis une bouteille de *Coca*. Le liquide froid et sucré fait son office et je sens mon organisme reprendre du tonus, les papillons noirs qui m'accompagnaient depuis mon réveil s'évanouissent tranquillement.

Cet appartement ressemble vraiment au nôtre, tout est si différent et familier à la fois, c'est extrêmement dérangeant. Que m'est-il arrivé hier soir ? Je me souviens du restaurant, du pub, de Pierre, de Sophie qui est rentrée avant nous, comme à son habitude. Je n'ai pas vraiment forcé sur l'alcool, quelques bières, peut-être trois...

En attendant, j'ai tous les symptômes d'une gueule de bois carabinée et je dois quitter ce fac-similé d'appartement avant que la situation ne dégénère. Ma reconnaissance des lieux se poursuit et je tombe sur mon jean et ma veste étalés dans le hall d'entrée. Une rapide inspection des poches de mon blouson me permet de constater que je n'ai rien égaré. Mon portefeuille, mes trousseaux de clefs, mon téléphone, tout est bien là.

Le reflet que me renvoie le miroir mural me fait peur, de profonds cernes bleus soulignent les contours de mes yeux vitreux et contrastent avec mon teint aussi blanc que les murs de l'entrée. J'ai vraiment une sale tête.

La douleur de mon crâne se prolonge jusque dans ma mâchoire et j'ai une horrible sensation au niveau de mes dents, un peu comme si j'avais mâché des billes de plomb toute la nuit, le goût est atroce et plus que réel. Je vérifie ma denture dans le miroir et je dois me rendre à l'évidence : ce saturnisme chimérique n'a causé aucun dommage visible, mes dents sont en parfait état et mes plombages n'ont pas quitté leurs hôtes respectifs.

Je saisis mon portable pour appeler Sophie, j'espère qu'elle pourra aider mon cerveau à comprendre la situation. Je constate avec étonnement que son numéro de téléphone n'est plus renseigné dans mon répertoire de contacts, sûrement une subtile couillonnade de Pierre, je reconnais là son style potache...

Je compose le numéro de Sophie de mémoire et une voie féminine me répond au bout de la troisième sonnerie :

— Oui allo ?

Je ne reconnais pas la voix de Sophie.

— Salut Sophie c'est moi, dis-je en prenant ma voix de chien battu.

— Toi ? me répète la voix.

— C'est moi Thomas, ton mari lyonnais ! Tenté-je en voulant croire que c'est bien Sophie.

— Hahahaha... Je crois que vous faites erreur jeune homme, je ne suis pas Sophie, je ne suis pas mariée, et dieu merci je n'habite pas à Lyon... Mais si vous êtes un bon parti, je veux bien en discuter ! s'exclame la voix en riant.

— Euh... Excusez-moi Mademoiselle, j'ai dû faire une erreur de numérotation... Je ne suis pas au 06 13 11 48 46 ?

— Ah oui, c'est bien mon numéro, mais je ne suis pas votre femme Sophie, du moins je ne l'étais pas il y a encore cinq minutes... Glousse-t-elle.

Je réponds étonné :

— OK, excusez-moi encore, j'ai dû faire une erreur.

— Manifestement oui, mais si vous ne retrouvez pas Sophie, pensez à Nathalie, vous avez son numéro maintenant ! Bonne journée ! s'exclame-t-

elle en raccrochant.

Je demeure un instant prostré à regarder l'écran de mon portable, comme si une opératrice allait m'appeler et mettre fin à cette farce grotesque. Mais mon téléphone ne réagit pas et reste désespérément silencieux... Je ferme les yeux un instant, je suis persuadé que ce numéro est bien celui de Sophie, j'ai la mémoire des chiffres et je l'ai composé un million de fois.

Après Bradley Cooper dans *Very bad trip*, j'ai l'impression d'être Thomas Veil dans *L'homme de nulle part*...

En définitive, je ne trouve aucune trace de Sophie, mon appartement est en complète contradiction avec ma logique. C'est comme si Sophie était partie cette nuit en prenant soin d'effacer minutieusement chaque chose, chaque élément qui lui est relié. Toutes ses affaires ont disparu.

Un jour un collègue m'a raconté qu'il avait fait un ictus amnésique : suite à une semaine un peu chargée, il s'est réveillé un matin en compagnie d'une perte de mémoire totale, ne sachant ni où ni qui il était. Une vague de compassion envers ce collègue me submerge, j'ai le sentiment de vivre la situation inverse, une partie du monde semble avoir oublié qui je suis...

Je décide d'appeler Pierre, lui au moins est bien dans mon répertoire téléphonique...

— Allo Pierre ?

— Yes Thomas, déjà debout ? Pas trop mal à la tête ? Tu en tenais une bonne hier soir dis donc !

— Oui, justement, j’aimerais que tu me rappelles deux trois petites choses à propos de hier, il m’arrive un truc de dingue.

— OK. Tu as l’air bizarre dis-moi, passe chez moi prendre un café, tu connais toujours mon adresse au moins ?

— Euh... 75 rue de la République ? demandé-je avec hésitation.

— C’est bien, tu n’es pas complètement à l’ouest ! s’esclaffe-t-il en riant. Je t’attends.

J’enfile mon jean et ma chemise sale, claque la porte de l’appartement puis dévale le grand escalier en bois ciré du bâtiment. Il s’agit bien de mon immeuble et de ma rue, pas de doute...

Pierre habite en presque-île, juste à côté de la place Bellecour dans un bel appartement traversant, juste au-dessus du cinéma Pathé. C’est moi qui lui ai déniché il y a un mois, alors qu’il avait été mis dehors de son hangar atelier du cours Charlemagne, le propriétaire des lieux ayant vendu à un gros promoteur.

Je traverse le pont Wilson et un vent glacé me fouette le visage. À l’instar d’un anesthésiant psychique, le froid gèle mes idées et me fait oublier un instant cette schizophrénie passagère dont je suis frappé. Je repense à Sophie, ou peut-elle bien être ? Pourquoi a-t-elle effacé son numéro de mon *iPhone* ? Suis-je en plein cauchemar ? Vais-je me réveiller ? Si c’est un rêve, il est foutrement réaliste ! J’espère que Pierre pourra m’apporter quelques réponses, et même lever le voile de la farce merdique

dont je suis l'objet...

J'arrive au 75 de la rue de la République et je sonne à « Gioco », l'interphone me renvoie quasi immédiatement la voix de Pierre :

— Vas-y monte ! Fais gaffe à la marche du troisième, elle est cassée en deux...

Depuis tout petit, j'ai la phobie des ascenseurs. Je ne suis pas claustrophobe, mais j'ai une peur viscérale de ce genre de machinerie, il faudra que j'en parle à Loomis un de ces jours... Pierre habite au cinquième et dernier étage, un peu de sport me fera du bien...

J'arrive au dernier étage très essoufflé, Pierre m'attend devant sa porte, torse nu, un sourire en coin. Pierre aime montrer son corps, certainement une façon de rentabiliser les six heures de musculation hebdomadaires qu'il s'astreint à pratiquer. Le grand tatouage jaune et noir de son torse semble me narguer comme s'il savait des choses...

Il va falloir que je fasse attention à la manière dont je formule mon histoire, sans quoi Pierre ne me prendra pas au sérieux.

— Salut Pierre, désolé de te déranger un samedi matin, j'ai vraiment besoin de quelques éclaircissements, le sort s'acharne sur mes fonctions cérébrales depuis ce matin, je peine à recoller les morceaux.

— Vu l'état dans lequel tu étais hier soir je ne suis pas étonné ! Tu devais être très fatigué pour que quelques bières te propulsent aussi bas, tu as une sale mine...

— Oui, la séance avec Loomis m’a complètement lessivé, je ne suis pas un habitué de ces thérapies du troisième type, j’aurais vraiment dû m’abstenir de boire hier soir.

Les yeux de Pierre s’agrandissent comme deux grosses billes blanches en porcelaine.

— Edgar Loomis ?

— Edgar Loomis, oui, le gourou du vieux Lyon dont tu me parles depuis plusieurs semaines, tu sais bien que je suis allé le voir hier.

Le visage de Pierre s’assombrit, il me fait rentrer dans son appartement en répliquant :

— Non je l’ignorais. Et je doute de t’avoir jamais parlé d’Edgar Loomis.

— Tu te fiches de moi ? Tu m’en as déjà parlé mille fois, c’est bien pour cela que j’ai fini par prendre contact avec lui, rétorqué-je sur un ton passablement énervé.

— Écoute Thomas, je ne suis pas sûr de te suivre, j’ai pris contact avec Monsieur Loomis sur les conseils d’une amie...

— ...Qui a perdu du poids grâce à sa magie vaudou, continué-je.

— Exactement. J'ai eu un premier contact téléphonique hier et j'ai obtenu un rendez-vous pour vendredi prochain. Personne n'est au courant.

— Vendredi prochain ? répété-je béatement. Mais tu l'as vu il y a plusieurs mois déjà, tu m'en fais l'article depuis des semaines !

Je ne sais plus quoi penser, l'étonnement de Pierre me paraît sincère. Je suis en train de perdre la tête. Je sens que mes jambes ne me supportent plus.

— Je peux m'asseoir s'il te plaît Pierre ? Je ne me sens pas très bien.

— Mais bien sûr, je t'en prie, installe-toi dans le canapé, j'apporte les cafés, nous allons démêler cet imbroglio inspecteur Steiner !

Pierre disparaît dans la cuisine alors que je me réfugie dans les bras de son beau canapé *Natuzzi*. Ses racines italiennes lui font acheter son mobilier chez des fabricants du pays, quand son compte en banque le lui permet. La décoration intérieure de son appartement se compose ainsi d'un enchevêtrement improbable, métissage culturel sino-italien.

— Je n'arrive pas à joindre Sophie, lancé-je en direction de la cuisine.

Pierre réapparaît avec deux *Expressos*.

— Sans sucre, c'est bien cela ? demande Pierre en s'asseyant à côté de moi.

— Non pas de sucre merci. Je te disais que je n'arrive pas à joindre Sophie.

Je préfère ne pas mentionner le fait que son numéro a été supprimé de mon téléphone portable, ne précipitons pas les révélations paranormales...

Je dévisage Pierre en expirant longuement, si c'est une plaisanterie, elle commence à me peser, mon humour est peut-être parti avec la cigarette.

— Sophie... C'est la jolie brune que tu as rencontrée le mois dernier, c'est bien cela ? Je ne savais pas que vous continuiez à vous voir, c'est chouette ! Déclare-t-il en humectant ses lèvres du breuvage noir.

Je hausse le ton :

— Je te parle de Sophie, ma femme !

Les yeux de Pierre s'écarquillent et me dévisagent. J'ai l'impression d'être une foutue peinture figurative. Les longues secondes qui suivent me paraissent des heures, aucun mot ne sort de la bouche de Pierre pourtant grande ouverte...

— Ta femme Sophie... Finit-il par prononcer d'un ton résigné.

— Oui, Sophie, que tu as fait fuir hier soir grâce à ton savoir-vivre misogyne et préhistorique.

— Je ne vois pas où tu veux en venir Thomas, je ne comprends pas un traître mot de ce que tu me racontes, hier soir nous avons passé la soirée ensemble, au Gigg's, comme beaucoup de nos vendredis d'ailleurs. Je t'assure qu'aucune Sophie, Mélissa ou Samantha ne nous ont accompagnés dans notre Route du Rhum hebdomadaire, nous sommes restés seuls toute la soirée, comme deux malheureux trentenaires célibataires.

Les yeux de Pierre laissent transparaître sa sincérité, j'ai peur de perdre la raison. Je cherche une photo de Sophie dans mon iPhone, mais elles ont toutes disparu, comme son numéro. Si je suis victime d'une machination, celle-ci est foutrement bien orchestrée. Une larme tiède coule sur ma joue gauche et atterrit sur le *Natuzzi*. Pierre continue :

— Bon, écoute Thomas, je crois que tu as besoin faire un petit break, tu travailles trop, appelle Jean-Marc et dis-lui que tu prends une semaine de congés, ça te fera le plus grand bien. Je te passe les clefs de la maison de campagne de mes parents en Drôme provençale, ils n'y sont jamais en cette période de l'année. Je te rejoins dès jeudi prochain et on se fera un petit week-end cool, à faire du *Qigong*, boire des mousses et regarder des séries B !

— Mais je me fiche de ta proposition de week-end fish and ships aux crevettes ! M'emporté-je en me levant. Je veux savoir où est Sophie, comprendre pourquoi je ne reconnais plus la moitié des choses et pourquoi j'ai l'impression d'avoir une armée de syndicalistes névrosés qui se battent dans ma tête !

Je marque une pause, car ma vision se trouble, un paquet entamé de *Dunhill* traîne sur une étagère, entre deux livres. La vue de cette boîte qui m'appelle la gueule ouverte m'indiffère complètement.

— Thomas, il est évident que tu ne vas pas bien, tes propos sont incohérents. Réfléchis à ma proposition. Si tu le souhaites, je t’y conduis dès aujourd’hui.

Je lui réponds-en adoucissant ma voix :

— Je te remercie, mais non, je ne partirai nulle part tant que je n’aurai pas démêlé tout ce merdier hallucinatoire.

Animé d'une soudaine pulsion revigorante, je me lève et me dirige vers la porte d’entrée.

— Merci pour le café. Je t’appelle.

Je quitte l’appartement de Pierre alors que celui-ci me dévisage de son regard bleu médusé.

Je remonte la rue de la République comme un robot aspirateur en mode exploration. J’essaye de faire le point. Je percute des dizaines de passants et reçois une généreuse série de noms d’oiseaux lyonnais et d’ailleurs. Que m’arrive-t-il ?

Je fouille dans ma veste, mais je suis incapable de mettre la main sur la carte de Loomis, j’ai dû l’égarer hier soir. Ma merveilleuse mémoire des chiffres va heureusement me sortir de là. Je compose le numéro de Loomis après avoir réfléchi quelques instants : une voix féminine m’indique dédaigneusement que le numéro que j’ai demandé n’est pas attribué et que mon appel ne peut pas aboutir... Je recompose le numéro et j’entends de nouveau le message enregistré, sur un ton encore plus méprisant...

Loomis avait fait allusion à son futur déplacement, mais je ne pensais pas qu'il partirait dès aujourd'hui. J'ai un gros doute, peut-être que ma mémoire est aussi anémiée que mon cerveau. Je vais rappeler Pierre et lui demander le téléphone de Loomis.

Je rappelle Pierre sur son portable et il décroche dès la première sonnerie, certainement que ma visite de tout à l'heure l'a perturbé :

— Allo Pierre ?

— Thomas, tout va bien ? Tu as réfléchi à ma proposition ?

— Désolé Pierre, je n'ai pas changé d'avis, ton offre serait très alléchante en temps normal, mais il se trouve que depuis ce matin, rien n'est normal de mon côté.

— Justement ! Fais-moi confiance pour te réinjecter un peu de normalité, je vais m'occuper de vous aux petits oignons, toi et ton anormalité.

— Pierre, si tu veux m'aider, communique-moi juste le numéro de Loomis, j'ai égaré la carte que tu m'avais donnée.

— Je ne t'ai donné aucune carte Thomas, répond-il d'une voix sombre.

— Peu importe, j'ai juste besoin de son numéro de téléphone.

— Mais si tu as déjà eu un rendez-vous avec lui, tu dois avoir son numéro dans ton *iPhone* non ?

Je hausse ma voix d'un ton, je n'ai pas de temps à perdre en débat stérile :

— Écoute Pierre, tu veux bien m'aider non ? Balance-moi simplement le numéro de Loomis, c'est tout ce que je te demande.

— OK, je t'envoie cela par texto.

— Merci Pierre, ne t'inquiète pas, je te tiens au courant de l'évolution de ma psychose paranoïaque.

Je raccroche un peu gêné d'avoir été aussi sec, après tout, Pierre n'y est pour rien. Le texto arrive deux minutes plus tard, laconique, ne se composant que de l'information quémandée : une série de chiffres qui n'a absolument rien à voir avec celle que j'avais cru mémoriser...

CHAPITRE SEPT

Explications

Au bout de plusieurs essais, le numéro de téléphone que m'a envoyé Pierre répond enfin :

— Edgar Loomis.

— Monsieur Loomis c'est Thomas Steiner à l'appareil, nous nous sommes rencontrés hier soir.

— Bonjour Thomas, qui vous a communiqué ce numéro ? Me demande Loomis d'une voix blasée.

Mon cerveau filtre automatiquement la phrase de Loomis et je continue en ignorant sa question :

— Je dois vous rencontrer de nouveau Monsieur Loomis, j'ai l'impression de devenir fou, rien ne va plus depuis ce matin et je suppose que tout est lié à la séance que nous avons eue hier...

À son tour, Loomis ignore mon explication et insiste :

— Thomas, pouvez-vous m'expliquer comment vous avez obtenu ce numéro s'il vous plaît ?

— J’ai perdu votre carte de visite, mon ami Pierre vient de me renvoyer votre numéro.

La voix de Loomis exprime un étonnement non simulé.

— Pierre Gioco ?

— Oui.

— OK je comprends. Que puis-je faire pour vous Thomas ?

— Comme je vous l’ai expliqué, je suis victime de grosses hallucinations, rien ne se déroule comme prévu.

Loomis m’interrompt :

— Et qu’est-ce qui était prévu Thomas ?

Cette question me surprend et me hérise le poil, mais je me surprends à garder mon calme comme un maître yogi :

— Comment ça ? J’ai juste payé pour arrêter de fumer et je me retrouve dans la peau d’un non-fumeur désaxé. J’ai troqué une addiction contre une névrose hallucinatoire, avouez que je pouvais m’attendre à mieux non ?

— *Festina lente*, hâtez-vous lentement Thomas, prenez bien les gélules

que je vous ai données et soyez patient. Je vous affirme que tout va rentrer dans l'ordre d'ici quelques jours.

Cette réponse provocatrice de Loomis met à l'épreuve mon nouveau mental de Yogi et quelque chose se brise à l'intérieur de mon crâne : je suis condamné à hausser le ton pour compenser :

— Vous ne comprenez RIEN Monsieur Loomis, Je suis victime d'hallucinations à répétition depuis ce matin, je ne reconnais plus rien, je me suis réveillé dans un appartement qui ressemble au mien, mais qui ne l'est pas, ma femme a disparu, mon meilleur ami me prend pour un psychotique ; aucune gélule ne solutionnera ce genre de problème !

— Gardez votre calme Thomas, s'il vous plaît, souvenez-vous que vous devez absolument limiter les contacts avec vos proches pendant quelques jours. Je vous avais pourtant préparé à ce genre d'effets secondaires n'est-ce pas ? Avec qui avez-vous discuté de vos ennuis ?

Je réponds sur un ton agacé :

— J'ai détaillé la liste de toutes mes nouvelles névroses hypnotiques sur mon profil Facebook et j'ai obtenu plus de dix mille « *likes* » en moins d'une heure !

— OK. Passez à mon cabinet dans une heure. Je vous attends à midi.

Il raccroche sans que j'aie pu répondre, me laissant sans voix, seul dans mon monde imaginaire.

Les gens autour de moi me jettent des regards médusés, je dois vraiment avoir une tête horrible. Je rentre chez moi et constate que mon trousseau de clefs fonctionne parfaitement ; mais mon appartement n'a pas retrouvé son apparence, il a bien été relooké pendant la nuit, c'est assez flippant. Toutes ces choses étrangères m'évoquent un sentiment paradoxal de déjà vu, comme si mon cerveau hésitait entre plusieurs souvenirs...

Tous les effets de Sophie ont disparu. Impossible de trouver la moindre petite trace, c'est comme si elle avait n'avait jamais vécu ici. La folie me guette, cette situation est tout simplement impossible... Peut-être suis-je encore chez Loomis, embourbé dans une transe hallucinatoire profonde, c'est la seule explication rationnelle.

Je quitte l'appartement et prends la direction du deux de la place du petit collègue, dans le cinquième.

J'arrive au cabinet de Loomis à midi moins cinq.

— Bonjour Thomas, me lance Loomis. La sérénité de sa voix exacerbe mon inquiétude et mon énervement.

— Bonjour Monsieur Loomis, vous me devez des explications, merde vous m'avez fait quoi ? lui demandé-je en m'engouffrant dans le hall d'entrée.

— Patience Thomas, je vais tout vous expliquer, je vous avais prévenu de la possibilité de ce genre d'effets secondaires, ce qui vous arrive est une conséquence indésirable, mais normale de notre séance...

— Une conséquence normale ! ? L’interromps-je en criant. Vous croyez qu’il est normal de se réveiller dans un appartement inconnu en ayant la sensation d’avoir un kilo de *crystal meth* dans la tête ? Vous vous foutez de moi ! ? continué-je hors de moi.

— Calmez-vous Thomas, je comprends votre réaction, elle est très légitime, suivez-moi dans mon bureau, répond-il imperturbable en me tournant le dos.

Je contrôle que l’enregistreur numérique de mon *iPhone* est bien activé et je suis Loomis d’un pas décidé.

Edgar Loomis me désigne le canapé hypnotique et m’invite à m’asseoir.

Quelle ironie, peut-être suis-je déjà affalé dans ce canapé en ce moment même...

— Thomas, où en êtes-vous avec la cigarette ? commence-t-il.

— Mais je me fiche de la cigarette ! m’exclamé-je. J’exige des explications, enlevez-moi les hallucinations que vous m’avez injectées dans la tête !

— Répondez à la question s’il vous plaît Thomas, insiste-t-il en gardant son calme.

— Pour tout vous dire, je m’en grillerais bien une, je suis sûr que cela

me ferait le plus grand bien !

— S'agit-il d'une simple envie d'avoir besoin ou avez-vous réellement envie et besoin de fumer Thomas ?

La question de Loomis est alambiquée, mais je suis obligé d'admettre qu'il a raison, je lui réponds en hurlant :

— Je n'ai pas envie de fumer ! Vous êtes content ? Maintenant, expliquez-moi ce qui m'arrive bordel !

— Très bien, ce qui se passe est extrêmement intéressant, continue-t-il en affichant un détestable sourire.

À ce moment précis, j'ai envie de lui balancer mon poing droit à la figure afin d'entendre croustiller les os de son nez. Cet accès de violence, même virtuel, ne me ressemble pas...

— Thomas, vous devez très certainement ressentir que votre organisme est profondément non-fumeur, vous respirez normalement, sans aucune gêne, n'est-ce pas ?

Loomis ne me laisse pas répondre et continue :

— Le protocole a parfaitement fonctionné et votre organisme a « oublié » que vous étiez fumeur. Désormais et depuis toujours, votre corps est réellement celui d'un non-fumeur.

— Qu'est-ce que vous me racontez merde ! Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous me dites ! On m'a diagnostiqué un emphysème pulmonaire chronique, ce n'est pas le genre de chose qui peut s'évanouir en vingt-quatre heures ! J'ai décidé d'arrêter de fumer parce que ma vie en dépend, alors arrêtez de me déballer vos conneries d'insinuations ésotériques de gourou ayurvédique !

— Vous souvenez-vous de votre première cigarette ?

J'accueille cette question absurde comme une provocation :

— Quoi ! ?

— Thomas, je vous demande de me décrire votre première cigarette. Faites un effort de concentration.

— ...Mais on en a déjà parlé, me semble-t-il...

Mes idées sont confuses, j'ai l'impression d'avoir les veines du crâne gonflées d'hélium, je ne saurais dire si la sensation est agréable ou non.

— Prenez votre temps Thomas, respirez profondément et essayez de retrouver ce souvenir.

J'ai beau chercher, impossible de retrouver quoi que ce soit. C'est le vide absolu. Je serais même incapable de dire depuis quand je fume. Ai-je commencé au collège, en cachette avec les copains ? Plus tard ? L'emphysème est une maladie de vieux fumeur, j'ai dû commencer très

précocement... Dans l'immédiat, tout cela n'explique pas la situation dans laquelle je me suis enkysté.

Je prends une grande inspiration, il faut que je me calme, Loomis ne semble pas atteint par mon excès de colère, je dois avancer, comprendre ce que je vis pour y faire face et corriger le tir au plus vite.

— Écoutez Monsieur Loomis, je me fiche de savoir quand j'ai allumé ma première cigarette, je veux retrouver ma femme et mon ancienne vie. Je veux que vous fassiez disparaître les hallucinations ridicules dont je suis la proie depuis ce matin.

— Vous ne subissez aucune hallucination Thomas, tout ceci est bien réel, même si cette réalité ne vous convient pas.

— Mais merde ! Ne me parlez pas de réalité ! RIEN n'est réel dans ce que je vis depuis ce matin !

— Comme disait Kafka : la véritable réalité est toujours irréaliste...

Je lui décoche un regard de tueur.

— Thomas, vous devez comprendre que tout va se mettre en place progressivement. Soyez patient, le travail hypnotique possède une inertie très importante, faites-moi confiance. Votre cerveau réagit à sa manière, avec des spécificités qui lui sont propres, avec une courbe d'apprentissage plus ample que la moyenne. Un nouvel équilibre se construit, des résistances temporaires se créent et se dissolvent, votre inconscient continue de travailler et affine les derniers réglages, il cherche l'équilibre optimal par

rapport aux changements que nous avons initiés. D'ici quelques jours, votre apprentissage inconscient arrivera à son terme et tout rentrera dans l'ordre.

Je ne suis pas du tout convaincu par ces explications sibyllines. Loomis m'agace, il est calme et sûr de lui, tout le contraire de moi...

— Mais alors je fais quoi moi en attendant que les choses s'arrangent ?

— Rien, ne faites strictement rien. Rentrez chez vous et reposez-vous.

CHAPITRE HUIT

Raisonnance

Je rentre chez moi dépité, les éclaircissements de Loomis ne me conviennent vraiment pas. Je passe la passerelle du Palais de justice et la presque-île en mode zombie. Alors que je traverse le Rhône par le pont Wilson, un gamin en rollers manque de me percuter et je titube et tombe les fesses sur le bitume ocre.

— Pardon m'sieur ! Me lance-t-il alors que plusieurs dizaines de mètres nous séparent déjà.

Ce n'est définitivement pas ma journée. Que va-t-il encore m'arriver ? Où vais-je me réveiller demain ? Sous un pont ? Dans un hall de gare ? Loomis sous-entend que ces délires hallucinatoires sont normaux et que je suis trop impatient ; peut-être a-t-il raison finalement, peut-être devrais-je lâcher prise, me prendre une bonne cuite et me réveiller comme un bébé demain matin, libéré de toute névrose. J'arrive devant la lourde porte de mon immeuble et je réalise avec angoisse que seuls mon nom et mon prénom figurent sur l'interphone.

Une fois rentré chez moi, je m'écroule lourdement dans le canapé en contemplant la grande télévision LCD accrochée au mur. Je n'ai aucun souvenir de cet écran high-tech. Sophie et moi ne sommes pas vraiment portés sur ce genre de matériel. Cet appartement m'est décidément complètement inconnu...

Un détail m'attire l'oeil au-dessus du coin supérieur droit de l'écran : un bout de fil électrique jaune pend et se balance doucement. Je me lève pour

me rapprocher et mon sang se fige brutalement, me transformant en statue d'airain : ce que j'observe n'a absolument aucun sens. Il ne s'agit pas d'un fil électrique, mais d'un petit personnage jaune assis sur le coin de l'écran, les jambes pendantes, qui affiche un grand sourire. Ses yeux me fixent avec curiosité et je suis certainement bien plus effrayé qu'il ne l'est...

— Putain de merde ! m'exclamé-je à haute voix.

Le minuscule personnage ouvre des gros yeux ronds brillants. Je distingue son visage et ses vêtements : un pantalon et une chemise en toile jaune pâle, un petit bonnet en laine jaune vissé sur son crâne, il ne porte pas de chaussure et ses traits me sont familiers.

Je ferme les yeux un instant puis je prends une bonne inspiration, une bonne oxygénation de mes neurones peut certainement m'aider à chasser ce délire visuel. Je rouvre les yeux après une bonne minute, le lutin jaune est toujours là, il me regarde d'un air intrigué, comme amusé par mes exercices de yoga improvisés.

— Bonjour... Murmuré-je timidement en m'approchant doucement.

Je me sens ridicule.

— Je m'appelle Thomas, je vous aurais bien proposé une cigarette, mais je ne fume plus...

Le lutin détourne soudain la tête et se laisse tomber avec souplesse sur le parquet, sans un bruit. Une grande vague de fatigue me submerge et je dois faire quelques pas en arrière avant de me laisser tomber sur le sofa. Le lutin-

ninja a disparu, je ne le vois plus. Je quadrille le salon du regard, mais aucune silhouette jaune ne m'accroche.

Je me sens stupide.

Il s'agit bien évidemment d'hallucinations, inutile de les nourrir, je dois faire comme si elles n'existaient pas.

Je décide de reprendre contact avec Loomis, car je réalise avec effroi que je ne tiendrai pas jusqu'à lundi, il doit pouvoir m'aider à atténuer les choses, après tout, il est responsable. La couleur de mon téléphone change subtilement, oscillant entre le noir et le rouge vif : c'est assez joli à observer, dommage que cela ne soit pas réel.

Une violente douleur me déchire la main et m'arrache un cri lorsque je saisis mon téléphone caméléon sur la table basse. Je porte instinctivement mon pouce à la bouche et je sens deux points brûlants qui irradiant mon avant-bras : mon téléphone vient de me mordre !

Les larmes me montent aux yeux. Mon *iPhone* carnivore gît sur le sol, inerte. À l'aide d'un stylo, je l'inspecte avec précaution, rien à signaler, son anatomie me semble conforme à ses cousins, je ne dénicher aucune mâchoire apparente. Le gras de mon pouce droit continue de me lancer, mais les deux points douloureux ne sont pas visibles. Tout cela se passe dans ma tête, il faut que prenne de la distance avec ces délires, ce n'est qu'une grosse hallucination.

Les cinq lutins assis en rang d'oignons sur le bord de la fenêtre semblent lire mes pensées et dodelinent de la tête avec un regard entendu.

Étonnamment, je ne cède pas à la panique, je sais que toute personne normalement constituée aurait quitté immédiatement l'appartement, mais je demeure d'un calme olympien, analysant la situation avec la sérénité d'un tireur d'élite en mission spéciale. Les cinq petits farfadets continuent de m'offrir leurs plus beaux sourires et celui le plus à droite fouille dans ses poches pour en ressortir un minuscule paquet de cigarettes qu'il fait passer à ses camarades. Deux minutes plus tard, ces cinq minuscules couillons désinvoltes fument négligemment leurs mini clopes en émettant des râles de contentement...

— Bande de petits cons ! Me mets-je à hurler dans leur direction.

Le farfadet orange du milieu souffle une magnifique série de micros ronds de fumée dans ma direction et j'éclate de rire nerveusement en fermant les yeux, l'obscurité me fait un bien fou.

Quand je rouvre les yeux, quelques minutes plus tard, les cinq salopards ont disparu et mon *iPhone* a repris sa couleur d'origine.

J'ai une furieuse envie de cigarette.

Je profite de cette accalmie pour de nouveau appeler Loomis.

CHAPITRE NEUF

Deuxième séance

Curieusement, Loomis décroche à la première sonnerie :

— Edgar Loomis.

— Monsieur Loomis c'est encore Thomas Steiner à l'appareil, les choses s'aggravent, vous devez absolument m'aider, j'ai vraiment l'impression de devenir fou !

— Thomas, j'allais quitter mon cabinet. Faisons le point lundi si vous le voulez bien. Suivez mes instructions, levez le pied le temps du week-end.

— Je ne peux pas lever le pied, Monsieur Loomis ! Les hallucinations s'intensifient, mon cerveau part en vrille, je perds le contrôle !

— Ne luttez pas Thomas ! Votre psyché est en pleine reconfiguration.

Je l'interromps en hurlant, ma patience a déserté mon crâne depuis longtemps :

— Mais MERDE ! Vous devez faire quelque chose, je ne pourrai pas tenir jusqu'à lundi. Je n'ai pas envie d'être « reconfiguré » ! Que m'avez-vous fait ? Sophie avait raison de se méfier, vos méthodes ne sont vraiment pas claires... Ne croyez pas que j'en resterai là, je vais rassembler ce qu'il me reste de lucidité pour aller porter plainte ! Je vais moi aussi

« reconfigurer » votre vie !

— Thomas, vous dérapez.

— OUI je dérape, depuis ce matin, non-stop, et la pente commence à être bien raide ! Pour votre information, j'ai une terrible envie de me griller une clope.

— OK. Ne bougez pas, j'arrive. Vous êtes chez vous rue Pravaz ?

— Je vous attends, Monsieur Loomis.

Je raccroche alors que mon téléphone semble encore hésiter entre la couleur noire et le blanc anthracite.

Loomis sonne à ma porte quinze minutes plus tard, à croire que lui aussi maîtrise la téléportation. Je lui ouvre la porte, son air est grave.

— Entrez, Monsieur Loomis.

Je regarde par la fenêtre du salon alors que Loomis se débarrasse de son manteau, sans un mot. Dehors, un solide vent agite les arbres du square, un peu à l'image de la tempête interne qui secoue mes neurones. Je tourne la tête vers Loomis et j'ai un feeling bizarre en l'observant, son calme me dépasse, va-t-il sortir un flingue de sa veste pour me liquider ?

Après « Edgar l'hypnotiseur » voici « Edgar le nettoyeur »...

Paradoxalement, cette atmosphère m'apaise immédiatement et je sens la colère me quitter alors que ma température baisse d'un cran.

Loomis tend un bras en direction de mon sofa, aussi à l'aise qu'à son cabinet :

— Thomas, asseyez-vous, nous allons initier quelques corrections, par ailleurs je vous dois des explications.

Je suis très surpris, j'ai l'impression de faire un bilan postopératoire de chirurgie esthétique foireuse.

Loomis s'installe juste à côté de moi, à ma gauche, et manque d'écraser les deux petits lutins rouges qui jouent aux échecs au pied du canapé.

— Thomas, sachez tout d'abord que ce qui vous arrive est très rare. Habituellement, les choses se corrigent d'elles-mêmes en quelques heures. Le respect de l'article six est censé prévenir ce genre de complications.

— C'est la première fois que vous faites du service après-vente ? ironisé-je.

— C'est la première fois que je tombe sur quelqu'un comme vous, Thomas.

— Parce que bien sûr, le problème vient de moi n'est-ce pas ? C'est un peu commode comme remarque non ? Vous m'avez hypnotisé, vous avez

été rémunéré, vous avez merdé, vous devez assumer, rétorqué-je, fier de ce quadriptyque assassin.

— Je n'ai pas anticipé les choses comme j'aurais dû le faire. J'assume totalement mes responsabilités, mais je vous assure que rien n'est irréversible : vous allez retrouver votre ancienne vie.

— Très bien, sachez néanmoins que j'ai pris quelques précautions. Si quelque chose vient à m'arriver, si les événements s'aggravent, je porte plainte et l'intégralité de cette cabale hallucinatoire est prête à être divulguée à qui de droit.

Je ne mentionne pas l'enregistrement numérique dont je dispose, de peur d'influencer le déroulement de cette séance de rattrapage...

— Il ne vous arrivera rien de fâcheux Thomas, aucune de vos mesures, virtuelles ou réelles, ne vous sera utile. Et sachez que je n'encaisserai pas votre chèque : je l'ai détruit avant de me rendre chez vous.

— Trop aimable, murmuré-je en soutenant son regard, j'avais peur que vous me fassiez un avoir hypnotique...

Ignorant mon attitude, Loomis continue :

— Thomas, êtes-vous familier avec l'hypothèse du multivers ?

— Je ne crois pas non, je devrais ? grommelé-je, énervé de la direction prise par Loomis.

— Sans rentrer dans les détails, il s'agit d'une théorie présentée et développée dans les années 50 par un physicien américain. Cette théorie suppose que notre monde coexiste avec de nombreux autres. Chaque monde contenant une version unique de chaque personne qui vit une situation différente au même moment du temps.

— Quel rapport avec moi ? Quel rapport avec les hallucinations dont je suis victime ? Quel rapport avec cette famille de lutins multicolores qui squatte mon appartement ?

Loomis repousse mes questions d'un geste de la main et poursuit :

— Ces différents mondes se divisent continuellement et sont inaccessibles entre eux, c'est du moins ce que la théorie énonce... Néanmoins, en utilisant des états de conscience modifiés bien spécifiques, j'ai découvert un moyen de balader la conscience d'un monde à un autre.

— Vous êtes fou, je vois où vous voulez en venir, il s'agit de mauvaise littérature fantastique. Vous insinuez que le Thomas qui crache ses poumons en compagnie de sa femme existe quelque part, dans une sorte de dimension parallèle ?

— C'est un peu l'idée oui.

— C'est ridicule, vous auriez pu me pondre une bafouille plus crédible. Vous me prenez vraiment pour un demeuré, déclaré-je en enclenchant la fonction dictaphone de mon téléphone dissimulé sous un coussin.

— Thomas, j'ai la croyance que la conscience n'est qu'un simple périphérique que l'on peut déplacer en exploitant la transe hypnotique, par le biais de certaines techniques.

— Certaines techniques que vous avez brillamment créées...

— Certaines techniques que j'ai développées et améliorées oui. Imaginez que votre conscience est comme un poste de télévision. Vous êtes abonné à des centaines de chaînes et puis un soir, vous réalisez que la programmation de *Arte* propose des émissions intéressantes... Mais votre poste est bloqué sur le canal *M6*...

— Vous comparez ma vie à la grille de programmation de *M6* ?

Loomis ignore ma remarque et continue son analogie :

— À l'image d'une télécommande générique, mes techniques permettent de changer de canal à volonté, sur n'importe quel téléviseur. Dans votre cas, ma méthode a révélé quelques lacunes.

— C'est le moins qu'on puisse dire Monsieur Loomis, vous avez foiré en beauté votre hypnozapping.

Un petit lutin bleu qui ressemble furieusement à François Hollande est installé sur l'épaule droite de Loomis et mange un gros *pickle*.

Loomis continue son exposé, indifférent à mon objection et à François Hollande :

— Il se trouve que cette métaphore du poste de télévision n'est pas totalement correcte. Laissez-moi préciser les choses. C'est plutôt comme si votre téléviseur recevait plusieurs chaînes simultanément, avec des puissances différentes : vous regardez *Arte*, mais l'image de votre écran est neigeuse, parasitée par *M6* et d'autres chaînes voisines.

— Il se trouve que j'aime certaines émissions de *M6*, votre télécommande chamanique est beaucoup trop drastique...

— Comme l'écrit Proust, il n'y a pas de réussite facile ni d'échec définitif. Vous vouliez arrêter de fumer, et bien vous ne fumez plus n'est-ce pas ?

— Je suis devenu un schizophrène non-fumeur amateur de lutins, la vie est belle, merci, Monsieur Loomis.

— Mon objectif est toujours de reconnecter mon partenaire à une réalité voisine qui solutionne la problématique ciblée.

— Une réalité voisine dans laquelle ma femme n'est pas ma femme, bien vu... Existe-t-elle seulement d'ailleurs ?

— Certaines dissonances entre les deux réalités sont inévitables, la plupart du temps elles sont mineures et progressivement intégrées par la conscience une fois que la connexion avec l'ancienne réalité a disparu. Dans votre cas, il semble que votre conscience ait gardé cette connexion originelle.

Je ne sais pas quoi répondre, le charabia de Loomis me fatigue. Je préférerais presque faire une partie de *Monopoly* avec mes nouveaux petits amis. Loomis continue sa diatribe :

— Habituellement, l'inertie du processus permet une déconnexion complète en quelques heures, car les deux réalités sont supposées très proches ; les dissonances passent souvent inaperçues pendant cette période de transition. Dans votre cas, une dissonance majeure est née, car la réalité cible n'a pas été correctement sélectionnée.

— Sophie serait ravie d'être qualifiée de dissonance majeure.

— Nous allons corriger cela et vous faire réintégrer votre réalité initiale en coupant le lien avec la réalité dominante. Je vous assure que vous allez récupérer votre femme très rapidement. Nous nous occuperons ensuite de votre future ancienne addiction.

Loomis semble très sûr de lui, je ne sais pas si je dois m'inquiéter outre mesure. J'ai du mal à adhérer au baratin qu'il m'a servi, ce n'est pas le genre de théorie à déballer à n'importe qui, les asiles psychiatriques regorgent de voyageurs temporels et d'astrophysiciens incompris...

Dans tous les cas, mon dictaphone numérique immortalise cette confession révolutionnaire, je pourrai toujours écrire un roman de science-fiction si les choses tournent mal...

— D'accord Monsieur Loomis, épargnez-moi vos détails techniques, je ne suis pas un grand fan de *Docteur Who*, je souhaite juste retrouver mon

ancienne vie, mon ancienne réalité comme vous l'appellez. Je me passerai de votre aide pour arrêter de fumer.

— Thomas, appuyez sur mes mains s'il vous plaît.

Il me tend ses paumes de mains et je m'exécute sans réfléchir en initiant une légère pression.

— Un peu plus fort Thomas.

J'accentue la pression sur les paumes de Loomis.

— Très bien, c'est parfait, continuez comme cela. Maintenant, vous allez épeler votre prénom à l'envers en ne citant que les consonnes paires.

Je suis surpris par ce challenge ridicule et j'essaye de visualiser mon prénom dans ma tête :

— Euh, S, M... commencé-je hésitant.

Loomis retire subitement ses deux mains en lançant :

— Dormez maintenant.

Je retrouve instantanément mon bain de plasma. Je sens une main contre ma nuque qui pousse fermement ma tête en avant, Loomis continue de me

parler, mais je ne l'entends pas, je me laisse dériver avec paresse et gourmandise...

Comme la première fois, je me réveille dans le gaz, sans aucun souvenir de la séance. Mon premier réflexe est de glisser ma main sous le coussin à ma droite : mon *iPhone* est toujours à sa place.

— Bon retour parmi nous Thomas ! Vous êtes vraiment un excellent sujet, comment vous sentez-vous ?

Un chamallow géant m'encombre la bouche, impossible d'articuler un seul mot intelligible sans postillonner aux quatre coins du salon. Loomis se rend compte de ma gêne et continue :

— Prenez quelques bonnes inspirations, vous venez de faire un très grand voyage.

Je laisse passer quelques secondes ou peut-être plusieurs minutes, la notion de temps m'est complètement étrangère. Le visage de Loomis scrute la moindre de mes réactions : je me sens étudié comme un rat de laboratoire à qui l'on vient d'injecter une substance révolutionnaire. Mes muscles reprennent de la tonicité et mes pensées retrouvent une forme plus conventionnelle. Que s'est-il passé cette fois ? Quelles manettes Loomis a-t-il enclenchées ?

— Je me sens un peu déconnecté, comme la dernière fois, en pire... Expliqué-je laborieusement à Loomis.

Loomis hoche la tête en fermant les yeux, affichant la mine suffisante que j'exècre.

— Vous allez vous réassocier progressivement, les choses se sont merveilleusement déroulées.

— Ma femme va apparaître dans mon salon dans une pluie de confettis hypnotiques ?

— Je ne pense pas non, par contre votre répartie vient de réapparaître ! Laissez passer une douzaine d'heures, l'ajustement va s'amplifier tranquillement, comme la rivière adapte son lit selon la topologie d'un nouveau terrain. Votre prochaine phase de sommeil paradoxal finalisera la transformation.

Loomis se lève et se dirige vers la porte d'entrée.

— Et c'est tout ? Demandé-je un peu sceptique, une simple piqûre hypnotique de rappel et tout rentre dans l'ordre ?

La main droite sur la poignée de porte, Loomis tourne la tête en fronçant les sourcils :

— Thomas, voilà plus de trois heures que je travaille à vous faire retrouver votre précédente vie ; à l'image d'une gigantesque maison en briques de *Lego*, je vous ai méticuleusement dissocié puis j'ai amorcé votre future réagrégation. Un tel protocole va bien au-delà d'une simple piqûre de rappel, il s'agit là d'une véritable reconstruction.

Je regarde ma montre, Loomis a raison, cinq heures se sont écoulées depuis son arrivée.

— Oui effectivement... J'ai vraiment perdu la notion du temps, cette distorsion temporelle est réellement surprenante.

— Vous êtes un sujet très doué Thomas, quelques formations d'auto-hypnose avec un bon praticien vous permettraient de faire des miracles, en toute autonomie.

— J'ai eu mon quota de miracles hypnotiques pour le moment, permettez-moi de faire une pause à durée indéterminée... J'ai néanmoins une question subsidiaire si vous le permettez...

— Je vous écoute Thomas.

— Vous êtes bien aimable, ironisé-je.

Je marque une pause et je continue :

— Au sujet la merveilleuse théorie que vous m'avez généreusement confiée, cette histoire d'univers multiples...

Loomis me coupe la parole :

— Je suis prêt à répondre à vos questions, dans la mesure du possible et

du raisonnable, mais sachez que vous n'avez pas besoin d'avoir connaissance des mécanismes mis en jeu pour que ceux-ci fassent leur office.

Je digère cette remarque en marquant un silence puis je continue :

— Soit, mais admettons que tout ceci fonctionne comme vous le dites. Quel intérêt de se connecter à une autre dimension si la dimension initiale existe toujours ? C'est complètement stupide, vous ne faites que camoufler le problème non ?

Le regard fatigué de Loomis me fixe intensément, puis il me répond calmement, tout en laissant sa main sur la poignée de la porte.

— Effectivement, voyager d'un univers à un autre aurait un intérêt limité si tous ces univers avaient une existence équivalente, mais ce n'est pas le cas, du moins c'est ma conviction... Sans rentrer dans le détail de mes croyances, sachez que je me représente toute cette infinité d'univers comme une soupe stochastique de probabilités, avec une fine écume déterministe. Seul un petit nombre d'univers a la possibilité d'être exploité, les univers « non viables » conservent une forme informative et ne s'expriment pas.

Loomis marque une courte pause puis continue :

— Mon travail est de subtilement mélanger cette soupe afin de « réveiller » certains univers et d'en « endormir » d'autres.

Cette analogie culinaire me déconcerte, je ne suis pas amateur de soupe, l'image de ma mère me forçant à finir mon assiette creuse à moitié remplie

d'un liquide grumeleux et verdâtre se dessine soudain dans ma tête...
Loomis continue :

— Il ne s'agit donc pas de camouflage comme vous le suggérez, car votre ancienne réalité n'a plus d'existence au sens ou vous l'entendez, elle est en sommeil, car très peu probable, voire impossible, même si votre conscience y est encore partiellement connectée.

— Attendez, un détail me chiffonne dans votre histoire de minestrone quantique... Vous dites qu'une partie de votre travail consiste à tritouiller cette mixture d'univers, OK. Mais quels sont les impacts sur les autres personnes, sur vous par exemple ? Quelque chose cloche dans votre modèle non ? Vous ne pouvez pas me faire arrêter de fumer en impactant la terre entière !

— Vous me demandez si votre réalité est intriquée avec la mienne ? Bien-sûr que oui, toutes les réalités exprimées sont intriquées et s'influencent mutuellement ; et c'est pour cela que l'inertie du processus peut être si conséquente, le temps que la balance quantique retrouve un bon équilibre...

Je décide de capituler, je ne suis pas de taille, ce type a réponse à tout et maîtrise parfaitement son synopsis.

— Bon OK, rappelez-moi à l'avenir de ne plus vous demander d'explications... Une dernière question cependant, avez-vous des consignes particulières à me donner par rapport à mes interactions avec le monde extérieur ? Je ne voudrais pas compromettre mes chances de retrouver une vie normale à cause d'une stupide pulsion sociale...

— Laissez passer une douzaine d'heures Thomas, ces douze petites heures feront la différence et vous assureront un prompt rétablissement. D'ailleurs, vous n'avez pas absolument pas envie de sortir et êtes assurément très fatigué n'est-ce pas ?

Je ne sais quoi répondre, il est vrai que je ressens une profonde torpeur intérieure.

Loomis ouvre finalement la porte et s'engage dans l'escalier.

— Au revoir Thomas... Encore une chose, je me suis permis d'éteindre votre téléphone, celui-ci était bloqué en mode enregistrement et consommait inutilement de la batterie...

J'accueille l'aveu provocateur de Loomis sans broncher et observe sa silhouette qui disparaît dans la pénombre de la cage d'escalier. Je claque la porte en soupirant. Une épaisse lassitude m'envahit et me colle les pieds au sol pendant de longues interminables minutes... Je suis très fatigué et il me tarde de retrouver la position allongée, sous ma nouvelle couette *Star Wars*.

CHAPITRE DIX

Transition

Pierre est devant moi, les mains dans le dos, torse nu, exhibant ses pectoraux et son tatouage mythologique jaune et noir. Je suis assis à la table de sa cuisine et je mange des pickles en buvant une Guinness. Mes papilles ne perçoivent aucun goût, j'ai l'impression de mâcher du carton.

Pierre fait un pas vers moi et son bras droit dessine un arc de cercle avec une rapidité qui me surprend, je n'ai pas le temps de sentir la lame s'enfoncer dans mon avant-bras, tout au plus, une sensation désagréable se propage jusqu'au fond de ma gorge. Je vois le manche du couteau en aluminium brossé se dresser dans ma chair et une nausée m'envahit la bouche. Des nerfs ont dû être sectionnés, car la douleur tarde à venir.

Je sens un liquide chaud et épais s'échapper de cet avant-bras qui ne m'appartient plus. Pierre me regarde en souriant. Tout comme moi, je sais qu'il attend cette douleur qui se fait désirer. Son regard sournois bleu acier me terrifie, toute sa haine semble concentrée dans ses pupilles, j'ai l'impression que le dragon de son torse prend vie et tournoie autour de nous, animé par une force extraordinaire.

Je devine que le bout de la lame s'est planté dans le bois de la table et réalise que cet avant-bras transpercé fait partie de moi. La douleur arrive, par petites salves timides. Mes pensées s'éteignent alors que je devine le sourire de Pierre qui s'intensifie, laissant apparaître sa parfaite denture de surfeur californien.

Mes pieds ont gonflé, je peux aussi bien le ressentir que le constater. Ils

débordent dans mes chaussures, épuisés par les kilomètres. La douleur est là elle aussi, bien réelle, supportable, mais lancinante. Des milliers de fines aiguilles chauffées à blanc s'acharnent sur chacun de mes doigts de pieds et mon avant-bras gauche me fait atrocement souffrir.

Comment aurais-je pu prévoir et contrôler tout cela ?

La lumière est très faible, la température également, je grelotte et j'essaye de faire le vide dans ma tête, je tente d'oublier la souffrance. Malgré la pénombre, je devine une paroi à quelques mètres et je sens l'embryon d'un cri d'angoisse qui monte sournoisement dans ma gorge. Je reprends le contrôle et recherche à nouveau le vide réparateur. Je vais à sa rencontre : une silhouette se dessine et se précise avec douceur. La douleur s'efface, la lumière augmente de quelques tons et les contours du mur devant moi s'évanouissent enfin.

Je bascule dans la lumière libératrice.

CHAPITRE ONZE

Huáng Lóng

Je sens de drôles de sensations dans mes jambes, comme si j'avais couru un marathon toute la nuit. Mon avant-bras gauche me lance un peu. Je devine que je suis étendu dans mon lit, car les poutres de ma chambre me font face. Quelqu'un est allongé avec moi, je tourne instinctivement la tête et reconnais le visage de Sophie. Je ne suis pas sûr d'y croire, c'est trop beau pour être réel, mais Sophie est pourtant bien là, simplement là. Je pousse un soupir de soulagement, je suis finalement de retour. Pendant de longues minutes, je regarde ce beau visage paisible, quelques mèches blondes lui cachent partiellement les yeux et sa respiration régulière traduit un profond sommeil. Les larmes me montent aux yeux, j'ai envie de l'embrasser, de la réveiller et lui dire combien je l'aime, combien elle m'a manqué. Mais je reste immobile, de peur de diluer ce moment si pur. J'ai le ressenti d'une grande puissance intérieure, d'une parfaite maîtrise de mon corps, l'instant est magique et maîtrisé.

Je reconnais la décoration pop-art de notre chambre, en face de moi, la grande reproduction de « la fille au ruban » de Roy Lichtenstein, la déclinaison multicolore de soupes « Campbell » de Warhol au-dessus du lit, le set d'étagères cubes multicolores sur le mur droit, tout semble à sa place. Je n'ai jamais autant aimé contempler cette déco que je n'apprécie pourtant que très moyennement ; quel soulagement de retrouver ses repères. Je suis chez moi.

Je décide de m'extraire du lit en prenant soin de ne pas réveiller la femme de ma vie. Mes idées sont encore confuses, mais je sens que l'ensemble de mes fonctions cérébrales redémarrent une à une, comme si je sortais d'une longue hibernation. J'ai l'impression d'être de retour d'un très long *trek*, tous les muscles de mon corps sont sensibles et je devine ma peau

qui raisonne sous mon tee-shirt, comme traumatisée par ces dernières heures. Je vais m'accorder plusieurs jours de congé et me remettre de cette foutue expérience, peut-être irai-je voir Loomis, pour une ultime explication, dans quelque temps, quand j'aurai bien digéré ces dernières quarante-huit heures.

Une sommaire inspection du reste de l'appartement me confirme que tout est rentré dans l'ordre, je reconnais même quelques bricoles que Pierre a dû oublier chez nous quand nous l'hébergions il y a quelques semaines. Je réalise avec étonnement que je n'ai pas envie de fumer, mon record est pulvérisé, le protocole de Loomis a finalement porté ses fruits...

Je suis trop excité à l'idée de retrouver ma vraie vie, impossible de me recoucher, je décide de sortir m'aérer, j'en profiterai pour aller chercher du pain pour le petit-déjeuner et me doucherai en rentrant. J'enfile un jean et je m'empare de mon blouson aviateur qui m'attend bien sagement pendu derrière la porte d'entrée. Je suis euphorique. Je dévale les escaliers deux par deux et pousse la lourde porte en chêne ciré de l'immeuble Haussmannien. Un léger vent donne vie aux arbres du square juste en face, les branches s'agitent de haut en bas comme pour me souhaiter un bon retour.

Je décide d'aller à la boulangerie bio sur les quais juste à côté, on y trouve un pain de blé aux graines et au levain naturel que Sophie et moi adorons. Le ciel est clair et je réalise que c'est une très belle journée pour démarrer une nouvelle vie, mon euphorie ne faiblit pas et je me sens extrêmement léger. La circulation est faible, je traverse la rue Servient sans attendre et pousse la porte de l'établissement vide en adressant un signe de tête à la jeune femme derrière le comptoir. Les arômes de pain chaud et de viennoiseries submergent mes poumons et déclenchent une cascade de délicieux souvenirs d'enfance, amplifiés par l'euphorie de l'instant.

— Bonjour Monsieur, qu'est-ce que ce sera ce matin ? J'ai de délicieux petits pains briochés aux pruneaux qui sortent à l'instant du four !

Je décolle mon regard de la vitrine, étonné de cette proposition inadaptée, je ne prends jamais de viennoiserie...

— Merci non, je vais plutôt prendre comme à mon habitude : un gros pain de blé aux graines s'il vous plaît...

Mes yeux croisent ceux de la jeune boulangère puis rencontrent le miroir losange encastré dans la faïence florentine du mur qui me fait face ; mon coeur s'accélère brutalement et je sens l'afflux sanguin me monter instantanément à la tête : ce shoot d'oxygène impromptu perturbe ma vision quelques secondes puis mes yeux accommodent de nouveau. Le reflet du miroir me confirme les traits flous et tirés d'un homme affublé d'un vieux tee-shirt blanc imprimé et d'un blouson aviateur, son regard ébahi bleu acier me fixe intensément et je devine le corps serpent in et la gueule barbue d'un dragon chinois bicolore incrustés sur son torse d'athlète. Les yeux médusés de Pierre me dévisagent en silence, en parfaite synchronisation avec les miens...